

Christine EDDIE

---

# Je suis là



áto



JE SUIS LÀ

DE LA MÊME AUTEURE

*Les carnets de Douglas*, Alto, 2007 (CODA, 2008)

*Le cœur de la crevette*, Alto, 2010

*Parapluies*, Alto, 2011 (CODA, 2012)

Littérature jeunesse

*La croisade de Cristale Carton*, HMH Collection Plus, 2002

Christine Eddie

Je suis là

Alto

**Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales du  
Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Eddie, Christine

Je suis là

ISBN 978-2-89694-184-1

I. Titre

PS8559.D438J4 2014 C843'.6 C2014-941144-8

PS9559.D438J4 2014

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier  
le Conseil des arts du Canada  
et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Illustration de la couverture : Chantal Michel

*Pour Auguste*, 2010

[www.chantalmichel.ch](http://www.chantalmichel.ch)

ISBN: 978-2-89694-184-1

© Éditions Alto, 2014

Pour soixante et onze mille trois cent douze personnes  
qui, comme Angèle, s'éclairent de l'intérieur



Vivre est une expérience si étonnante qu'elle laisse peu de place à autre chose.

— EMILY DICKINSON



## Ailes

Les autres croient que mon prénom vient des anges. Ils s'imaginent que ma mère a remis sa liste sur-le-champ en apercevant mon visage fripé de nouvelle-née. Toi, tu seras mon ange, aurait-elle estimé en m'examinant, elle qui avait déjà baptisé ma sœur en souvenir d'une cueilleuse d'edelweiss. Je ne pense pas qu'elle se soit vraiment dit « Toi, tu seras une cueilleuse d'edelweiss » en regardant Heidi gigoter dans ses bras, mais il est possible que la maternité l'ait rendue sentimentale.

On peut être sentimental et fort. Maman a facilement la larme à l'œil et ça ne l'empêche pas de déplacer des montagnes quand elle décide de se lancer dans un acte de bravoure. Je ne connais pas de femme plus déterminée et, quoi qu'on en dise, je doute qu'elle ait improvisé mon prénom. Neuf mois, ça laisse amplement le temps de réfléchir. J'en ai moi-même fait l'expérience avec mes filles et je peux

garantir que les prénoms de nos enfants sont des morceaux de ciel qu'on remet cent fois sur le métier avant de les tailler sur mesure.

Bref, les autres se trompent. Angèle vient du latin *angelus*, lequel, contrairement aux apparences, tire son origine du grec *eggelos* qui signifie «le messager». Je suis une messagère et c'est pour ça qu'il y a des ailes à mon prénom. Pour ça aussi que l'auteure et moi, on s'est enfin décidées à écrire ce livre.

Népenthès, lui, n'a fait aucun détour par le latin. Il découle directement du grec comme l'Acropole, la philosophie et l'ouzo. Peut-être aussi la crise économique, quoique je n'aie pas beaucoup de temps à consacrer à l'actualité internationale. Aussi je préfère ne pas me prononcer sur ce dernier point, surtout que je ne suis jamais allée en Grèce autrement que dans mes cours d'histoire et quelques fois au cinéma.

Ce n'est pas l'envie qui manquait. Du temps où j'étais une piétonne tout terrain, rien ne me passionnait davantage que de marcher sur les traces des Anciens. En France, j'ai vu des châteaux et de petites églises romanes dont les vieilles pierres m'exaltaient infiniment plus que le discours condescendant des professeurs de l'Université de Poitiers. Pendant que les autres étudiants prenaient des notes avec une obéissance inquiétante, moi je posais ma main sur le bas-relief du square des Cordeliers en encourageant Jeanne d'Arc à tenir bon devant les vertueux du

Moyen Âge. Népenhès n'était pas encore entré dans ma vie à cette époque. Jeanne d'Arc, oui. Ça n'empêche pas qu'ils se ressemblent un peu tous les deux, si on considère leur détermination à me faire du bien. Jeanne d'Arc est mon mentor personnel et Népenhès, mon meilleur ami.

Si le passé m'intéresse, l'avenir aussi. C'est pour ça que je me lève tôt. Depuis presque quatre ans, pourtant, je tombe plus souvent qu'autrement sur une déception en quittant la nuit. Trop de silence. Trop d'ombres. Pas assez d'effervescence. Ça ne dure pas forcément, mais c'est agaçant, ce défrisement. Les murs crème n'ont pas la couleur que je leur imaginais. La clarté peine à traverser le rideau. Le plafond est plus haut que prévu. Je me réveille ailleurs et j'oublie que c'est chez moi.

Pour éviter de rester sur le mauvais pied, j'ai développé un truc que j'ai emprunté à mes cours de tai-chi : je me mets en suspens. Comme le chat avant de sauter sur l'étagère du haut. Comme un caillou qui attend la vague pour se déplacer sur le sable. Ce n'est pas donné à tout le monde. J'ai d'ailleurs remarqué qu'il suffit de tout interrompre pour que quelque chose se produise. Une voix. Une odeur. Des pas.

Ce matin-là, par exemple. Tout laissait croire que ce serait une journée comme les autres, routinière et prévisible, avec son lot d'habitudes. Je l'ai entamée sans attentes particulières. Il n'y avait aucune fête à

l'agenda et personne ne m'avait promis de visite de dernière minute. Après ma toilette, j'hésitais encore à faire des projets quand j'ai entendu du ramdam chez madame Bourgeois. Un bruit de dégringolade, des exclamations et un jet de panique qui ont eu l'air de rameuter bien du monde. Ici, les voisins ont le don de retentir. Ils montent parfois le son de leur musique et vocifèrent, possiblement parce qu'ils craignent qu'on ne les remarque pas. Je ne peux pas leur en tenir rigueur, même si le Festival western dès dix heures du matin s'avère rarement mon premier choix.

J'ai tendu l'oreille pour vérifier si des petits pas se pressaient dans le couloir. Je vérifie toujours. Mais non. Rien, à part le tumulte habituel qui annonce un sous-drame, un drame hypothétique ou un vrai drame. Vu son dossier médical, ma voisine ne représente généralement pas un bon présage. Depuis des mois, sa peur de mourir contamine tout mon étage et j'ai vite senti que son angoisse s'apprêtait, encore une fois, à franchir les murs pour atterrir dans ma chambre en lettres majuscules. Il me fallait un rempart, un bouclier, quelque façon musclée de me prémunir. C'est alors que j'ai aperçu la tête de Népenthès dans la fenêtre et son geste du bras qui m'invitait à le suivre. Soulagée, je ne me suis pas fait prier. On a quitté l'immeuble ensemble et couru jusqu'à la plage. Une promenade formidable. Mais je crois que c'était un vrai drame parce que, au moment où on est rentrés, l'ambulance emportait madame Bourgeois.

Sous-drames : mal de dents, tache de vin rouge sur la nappe, évier bouché, jour de pluie, béchamel collée au fond de la casserole, panne d'électricité, virus dans l'ordinateur, vacances reportées, remboursement d'impôt moins important que prévu, rendez-vous chez la gynécologue, bouchon sur l'autoroute, première ride, note salée au restaurant, torticolis, porte-monnaie volé, pantalon trop serré, bière tablette, lunettes mal ajustées, douanier zélé, feu sauvage, insomnie, cochenilles dans les orchidées, Rangers 3, Canadien 0, lait suri, calvitie précoce, crevaison, rhume carabiné, trou dans le seul chandail propre, photo ratée. Tempête dans un verre d'eau.

Drame hypothétique : La clé tourne à vide dans la serrure et tu t'imagines soudain que quelqu'un est entré chez toi durant ton absence, que tu vas trouver la maison sens dessus dessous, les tiroirs ouverts, les coussins éventrés, les meubles renversés. Comme dans un film. Pendant que tu pousses la porte en tremblant, tu cesses de te demander ce qui a été volé et si l'assurance va vous rembourser. Tu songes plutôt que ta famille a pu être mitraillée par un de ces fous qui contaminent les informations télévisées et qu'il y aura du sang partout. C'est impossible, c'est impossible, te répètes-tu lentement alors que tes jambes refusent de bouger et que l'air n'entre plus dans tes poumons. Il te faut une force colossale pour faire les premiers pas. Trente secondes plus tard, tout est à sa place, les enfants sont encore à la

garderie et ton mari n'est pas rentré du travail. L'un de vous deux avait oublié de bien fermer la porte. Tu poses tes sacs d'épicerie sur le comptoir de la cuisine. Le bonheur que tu ressens est absolument prodigieux.

Vrai drame : que mes filles ne sachent pas à quel point je les aime.

## Destin

J'aurais pu hériter d'une enfance colérique comme celle de Nora, avec des taloches pour un rien et des bouteilles de gros gin sur le tapis du salon. Ou anémique, comme celle des sœurs McLaughlin avec des sacs de plastique en guise de bottes d'hiver et de la soupe en conserve quinze fois par semaine. Pas du tout. Ce n'est pas pour me vanter, mais j'ai eu droit à une enfance tout ce qu'il y a de plus sympathique, et ce, dès le commencement.

Je suis née en fin d'après-midi, le même jour qu'Anne Hébert à cinquante-huit ans pile-poil près. Maman qui est une grandeoureuse de papa et de la littérature l'ignorait quand elle s'est précipitée à la maternité. Maman s'intéresse davantage au style des écrivains qu'à leur date de naissance, mais moi, avec mes cours d'histoire et tout ça, j'ai toujours eu un faible pour les dates. Le premier août, par exemple. Tout peut survenir un premier août. Le début de la

Première Guerre mondiale comme la fin de la guerre froide, preuve que les contraires s'attirent bel et bien, mais que les jours peuvent se suivre sans se ressembler.

Vingt minutes après notre admission à l'hôpital, je fonçais déjà sur la vie. Pendant ce temps, Anne Hébert qui ne me connaissait pas corrigeait son troisième roman, une histoire étrange, un mélange de violence et de tendresse qui allait désarçonner ses lecteurs. Dans son appartement parisien, elle encerclait de rouge les phrases et les virgules instables de son manuscrit pour les remplacer par du matériel solide. À tout bout de champ, on l'avait interrompue et il lui avait fallu beaucoup de concentration pour reprendre chaque fois le fil. Le téléphone sonnait et on lui souhaitait un bon anniversaire dans le combiné. Le fleuriste lui livrait des bouquets de lisianthus roses et blancs qu'elle ne savait plus où mettre tellement son logement était exigu et aussi parce qu'elle ne possédait que deux vases. Comme on était encore à l'époque des télégrammes, elle avait également déverrouillé sa porte plusieurs fois à un jeune homme qui la saluait poliment en soulevant sa casquette. Au moment précis où ses amis sont venus la surprendre avec du champagne, moi je déboutonnais enfin mes yeux.

Le tout premier regard que j'ai posé sur le monde m'a offert la moustache de papa, le sourire de maman et l'air étonné de ma sœur aînée encore minuscule. À cause du temps estival et de la ventilation en panne, nous avons tous les quatre très

chaud. La fenêtre de la chambre de maman laissait entrer le soleil. Celle d'Anne Hébert, la lueur des réverbères puisque la nuit était tombée sur Paris. Le premier août est une date parfaite pour naître, si on aime la lumière.

Avec ma famille fonctionnelle, j'ai grandi au fond d'une vallée qui sert d'entonnoir à trois pays : le mien, le Québec et les États-Unis. Ma république n'est pas plus étendue que celle de Djibouti, mais elle est vingt-cinq fois moins peuplée, bien que nous n'ayons ni paludisme, ni choléra. Le Québec, lui, est immense et ne parviendra peut-être jamais à devenir un pays, mais je le compte comme tel par affection pour mes amis montréalais. Quant aux États-Unis et leur record mondial de l'omniprésence, nous n'avions qu'à franchir le pont pour les toucher du doigt. Rien de tout ça ne nous dérangeait. La vie filait son petit bonhomme de chemin en sifflotant.

Je ne me rappelle rien de tragique à signaler avant mes douze ans. À douze ans, je suis officiellement devenue myope. Cette année-là, la comète de Halley a traversé le ciel dix jours après la navette spatiale qui a explosé avec la jeune institutrice à l'intérieur, le Canadien de Montréal a gagné la coupe Stanley et Tchernobyl a donné le ton à ce qui deviendrait peu à peu mon époque. Une époque où on ne pourrait plus être sûr de rien. Les centrales nucléaires, mais aussi les viaducs, le soleil, la viande, l'indice Dow Jones, le climat et même l'amour se délesteraient peu

à peu de leur infailibilité. N'empêche que moi, à douze ans, j'exécutais le grand écart durant mes cours de gymnastique rythmique en m'inquiétant moins de l'état du monde que de savoir si mes nouvelles lunettes resteraient sur mon nez pendant que le ruban serpentait dans les airs. Il y a un âge pour l'engagement social et un autre pour traîner encore un peu dans l'enfance. J'ai traîné avec, dorénavant, des fenêtres devant les yeux.

Les optométristes oublient régulièrement de signaler que la myopie comporte des avantages substantiels. D'une part, des études tout ce qu'il y a de plus documentées ont prouvé une corrélation étroite entre le fait de porter des lunettes à douze ans et un quotient intellectuel au-dessus de la moyenne. D'autre part, puisque le myope voit mieux de près que de loin, il apprend très tôt à scruter les détails. Avec nos lunettes, maman, Heidi et moi observions les petites choses de la vie de la façon la plus intelligente possible. Papa et les garçons nous taquinaient quand nous passions une heure à regarder pousser l'herbe ou travailler les fourmis.

Nous, les myopes, nous avons l'œil à tout. Assez, en tout cas, pour que depuis presque quatre ans, je remarque immédiatement la manière qu'ont les gens de m'aborder. Il y a ceux qui cherchent leurs mots en contemplant leurs chaussettes. Je leur offre un sourire inoubliable pour les encourager à cracher le morceau. Les moins bien dégrossis font la conversation comme si je n'étais pas là et, qu'à cela ne tienne, je les ignore à mon tour. D'autres deviennent

trop bavards, comme Alice Bourgeois, ma voisine, qui a aussi la manie de m'approcher en s'époumonant, le visage trop près du mien parce qu'elle est un peu sourde.

« Allô la belle Angèèè! Ah ben, j'espérais assez de te *ouère* ma pitoune, y a *yinqu* toi pour être dehors quand c'est qu'i' fait si *frette*! Ou y a *yinqu* toi pour être dehors quand c'est qu'i' mouille à *siaux*... »

Puis, invariablement, il faut qu'elle gâche la sauce avec sa chute habituelle :

« *Astheure*, si c'est pas d'valeur c'qu'i' t'a arrivé! *Pitché*! Avoir *aussitant* de misère pis d'être si *smart*! »

L'idée de corriger le français de madame Bourgeois ne me vient pas à l'esprit, d'autant que son bilan de santé la rend vulnérable à la moindre contrariété. D'après Arthur, elle aurait déjà subi un infarctus, un gros. Samuel et Nora croient que c'est seulement sa pression artérielle qui monte trop haut et, chez les sœurs McLaughlin, on spéculé sur un ventricule défectueux. À l'évidence, il semble que ce soit le cœur, ce qui n'est guère surprenant parce que madame Bourgeois veut rarement mal faire et que, la plupart du temps, elle ratisse large en matière de générosité. Il reste que la dernière chose dont j'ai besoin, c'est de sa *pitché*.

Entre le hasard et le destin, je choisis le destin. Même si les voix qui ont poussé Jeanne d'Arc à délaisser sa prairie pour une vocation hors-norme ne m'ont pas fait signe. Même si je n'ai senti aucun doigt impératif pointer vers moi en vue de me confectionner un avenir d'exception. Pas de rêve prémonitoire, pas de signe particulier dans les cartes de madame Raiche. À y regarder de près, c'est pourtant bien le destin qui m'a tranquillement fabriquée et, si je déroule ma vie, je constate que l'écheveau est peut-être pétri de coups de dés, mais que chacun se rattache au précédent.

On débarque, on s'installe sur un banc d'école, on travaille où on peut, on tombe amoureux. Chaque fois, on jette l'ancre. Saint-Basile, Ottawa, Poitiers, Montréal, Campbellton, Moncton, Shédiac. Ainsi résumée, ma vie ressemble à un parcours timide sur la mappemonde, un itinéraire réservé aux amateurs de bornes discrètes. Sept cailloux blancs qui m'ont conduite sur la rue Main de Shédiac.

Si je n'avais pas choisi de quitter la France et l'histoire, qui dit que je ne serais pas, aujourd'hui, présidente de la Ligue des historiens de Poitiers, avec un bureau fermé et un accent méconnaissable qui ferait sourire ma famille? Ou si Montréal m'avait offert un emploi rémunéré, j'aurais pu devenir Québécoise sans rechigner et peut-être première dame d'une grande bibliothèque. Chaque carrefour, chaque décision à prendre m'a recommencée. Ce qui me trouble, c'est qu'on peut reculer à l'infini. Et si mon arrière-grand-mère n'avait pas rencontré mon arrière-grand-

père? J'ignore jusqu'où il aurait fallu remonter pour bloquer le tir groupé qui m'a prise pour cible il y a bientôt quatre ans.

Tir groupé: un des plus grands bonheurs de ta vie + drame hypothétique + sous-drame + vrai drame + vrai drame + vrai drame + vrai drame.

Par moments, tout de même, il faut croire que la vie est une loterie. Pour Alice Bourgeois, il devait rester encore un numéro chanceux parce que l'ambulance nous l'a ramenée après trois jours. Avant qu'elle ne parte en civière, madame Bourgeois utilisait une canne qui lui servait davantage à déplacer de l'air qu'à se balader chez les uns et les autres. Depuis son retour dans notre immeuble, elle s'exerce avec un déambulateur haut de gamme dont elle ne semble pas encore très bien contrôler la direction et je suppose que c'est pour cette raison qu'elle est entrée chez moi sans frapper.

« Angèèè! *Quossé* que tu fais chez nous? »

J'ai essayé de lui expliquer qu'elle s'était trompée de porte, qu'elle tombait mal, que je préférerais qu'elle revienne plus tard, qu'on s'inquiéterait de ne pas la trouver. Elle n'a rien voulu entendre.

« C'est ben correct, ma fille. Tu peux t'en venir *icitte* autant c'est que tu veux. Dis-moi don' comment c'que tu t'arranges avec tes troubles? »

Je m'en arrangerais mieux, madame Bourgeois, si vous cessiez de me les rappeler. Mais comme je m'apprêtais à lui répondre, elle a garé sa marchette contre le mur et s'est calée lourdement dans le fauteuil gris-bleu pour me raconter son séjour à l'hôpital. Un récit méticuleux qui ne me faisait grâce d'aucun détail. J'ai trouvé le temps long, notamment pendant l'alinéa sur les sondes urinaires et le blocage psychologique que madame Bourgeois entretient à leur sujet. Heureusement, mes parents ont eu la bonne idée de passer me dire bonjour et, peu après, Ghislaine McLaughlin a frappé.

« Alice ! On te cherche partout ! »

J'ai laissé la marchette repartir, la conversation se poursuivre à quatre dans le couloir et la porte se refermer. Le calme a fini par reprendre sa place autour de moi. Sauf dans ma tête.

Comment fais-tu? me demandent des visages incrédules sans oser le verbaliser. Je fais de mon mieux mais, en toute honnêteté, je dois admettre que j'ai quelques atouts dans ma manche. Mes parents, la fratrie, mes amis, oncles et tantes, cousins, cousines. La grande smala. Sans parler, bien sûr, de mon mari et de mes filles. Au fond, je suis rarement toute seule.

Quelquefois ça ne suffit pas. J'oublie la jeune femme que j'étais avant le tir groupé et le même cauchemar revient me tyranniser : je coule sans pouvoir remonter à la surface, prise de panique. Alors je sors mon arme secrète et la corne de brume se fait entendre presque aussitôt. Toute la garde côtière se précipite à mon secours avec des bouées, des filets, des canots pneumatiques, des câbles, des bonbonnes d'oxygène, des hélicoptères, des fusées de détresse, des plongeurs et, parmi eux, Népentès qui croit que je ne le reconnais pas parce qu'il s'est déguisé en superbe maître nageur avec son tuba et ses palmes.

Mon arme secrète : le feu qui dort sous  
ma glace.



## *Rave*

Histoire de créer des liens et de mettre un peu d'ambiance, mes voisins et moi nous réunissons environ une fois par mois. Anniversaires, Saint-Valentin, Noël, Pâques, Fête nationale, tout est prétexte à rassemblement là où j'habite, sur la rue Main de Shédiac. Une sorte de rituel communautaire auquel ne dérogerait aucun des résidents de l'immeuble.

Ce n'est pas que, privés de ces rendez-vous à date fixe, nous soyons plus apathiques qu'ailleurs. Au contraire. Je n'ai pas fréquenté de voisinage plus turbulent depuis ma sortie de l'école primaire. J'ai même plutôt retrouvé ici une confrérie espiègle qui ne songe qu'à faire la bamboula. Quinze jours avant, quinze jours après, la fête traîne sur toutes les lèvres. Commentaires sur la précédente, projections en vue de la prochaine, comparaisons avec celle de l'année dernière, critiques sur toutes. Ces rencontres

fournissent davantage de sujets de conversation qu'un Sommet du G20.

Margot McLaughlin, la sœur de Ghislaine, préside le comité organisateur. Comme toutes les présidentes de comités organisateurs, elle a tendance à nous imposer la musique qu'elle aime, les décorations qu'elle aime, les activités qu'elle aime, la nourriture qu'elle aime et un discours qu'elle est toujours prête à nous relire individuellement, une fois la fiesta terminée. Consciente du temps qu'elle consacre à la planification de nos réjouissances collectives et de la fierté qu'elle en retire, j'ai stratégiquement commencé par la couvrir de félicitations pendant six mois, avant de lui suggérer de rajeunir l'expérience. Nous échangeons des banalités entre deux portes et j'ai pensé le moment bien choisi pour lui proposer d'organiser une nuit de *rave*.

Margot m'a regardée comme si je venais d'être accusée de pornographie juvénile.

« Ben voyons don', Angèle ! Ce qu'i' se passe entre minuit pis sept chez les locataires, c'est pas de nos affaires ! Voir si les nuits de rêves sont dans le mandat du comité ! »

Après, elle a changé de sujet avec ce ton un peu pincé qu'elle prend parfois quand elle est agacée. J'ai eu beau lui sourire de toutes mes dents pour démontrer une adhésion totale au mandat du comité, sa bouche est restée froide.

La principale différence entre Montréal et Shédiac c'est que, même si Montréal est une île, on n'y trouve pas trois kilomètres de plage en sable fin et pas non plus de homard mesurant onze mètres et pesant quatre-vingt-dix tonnes. Par contre, les *raves* manquent à Shédiac et je reste persuadée que ça ne nous ferait pas de tort d'innover.

Margot McLaughlin n'a jamais vécu à Montréal. La seule fois où elle a voulu s'y rendre, ça a été dans l'espoir de se procurer une robe de mariée à son goût. Son train est tombé en panne entre Matapédia et Causapscal et les passagers ont grelotté avec leurs bagages une bonne partie de la nuit. Au moment où des autocars se sont présentés pour les conduire à destination, le jour se levait. Margot a alors demandé qu'on la ramène plutôt chez elle, mais ça ne figurait pas dans les plans du protocole ferroviaire. Elle a donc dû faire la route durant plus de dix heures avec beaucoup trop d'arrêts et cinquante et un autres voyageurs jusqu'à la Gare centrale de Montréal. Elle est descendue du bus juste à temps pour obtenir le remboursement qui lui a permis de prendre le train de retour le soir même.

« Ah! ils ont une belle gare, pour sûr! Mais à part de ça... » fait-elle d'un air dubitatif qui laisse chaque fois croire que la grande ville n'a aucun secret pour elle.

Au bout du compte, Margot McLaughlin s'est mariée dans le petit ensemble coquille d'œuf qu'elle avait déjà porté trois fois et qui, estime-t-elle en nous montrant les photos, ne met pas son teint en valeur.

Il ne faut surtout pas essayer de la convaincre que, sur ses photos de mariage, son teint de jeune épouse est radieux. Et encore moins que la métropole présente un quelconque intérêt. Alors pour les *raves*, j'ai préféré ne pas insister.

Du temps où j'étais Montréalaise, j'adorais marcher sous les arbres du parc La Fontaine. C'était ma visite hebdomadaire à Félix Leclerc et j'en profitais pour saluer également Louis-Hippolyte La Fontaine, Charles de Gaulle et les soldats canadiens-français tués par la Première Guerre mondiale. Même si j'étudiais dorénavant en bibliothéconomie, mon historienne intérieure s'excitait encore à la simple vue d'un monument et elle ne tenait carrément plus en place devant une statue. Celle de Louis-Hippolyte me plaisait malgré la toge trop lourde et le visage austère, de rigueur chez les immortels. À croire qu'une consigne prévaut : si tu souris, on refuse de te couler dans le bronze.

À Montréal, La Fontaine tient un document dans la main gauche et glisse les doigts de la main droite entre les boutons de sa veste. À Québec, devant l'hôtel du Parlement, il tient un document dans sa main droite et glisse les doigts de sa main gauche entre les boutons de sa veste. Sujet de thèse pour plus tard : La Fontaine aurait-il été moins porté sur le compromis s'il n'avait pas été ambidextre ?

Il est quatre heures de l'après-midi. Les bancs publics, le gazon et l'allée se bondent. On dirait que tout le quartier s'est donné rendez-vous dans le parc pour prendre l'apéro, jogger, rouler en patins et faire la sieste. Je marche, sans me presser, lorsque mes oreilles captent un bout de conversation qui ne m'appartient pas. « Ils organisent un *rave* dans le vieil entrepôt ce soir. »

J'oublie tout. Mon cœur enfle son manteau le plus gai. Le temps de le dire, je rentre chez moi et je m'équipe de tout ce qu'il faudra pour tenir jusqu'à l'aube. Une robe légère, une bouteille d'eau, quelques dollars, mon téléphone rechargé. J'attends la nuit. Je prends le métro. Je marche toute seule dans la ville, au milieu de centaines d'amis que je ne connais pas et qui, comme moi, se dirigent vers la fête.

Un quart d'heure plus tard, on jurerait que l'entrepôt n'est pas désaffecté depuis qu'ils ont fermé l'usine, il y a six ans. Il y a ici autant de monde qu'à l'aéroport de Chicago un jeudi soir. L'endroit nous ressemble, prometteur, original, ardent. La musique nous ressemble, vibrante et inépuisable. L'éclairage nous multiplie. Nous sommes des milliers à danser notre solitude. Ça sent la sueur et le groupe, la clandestinité et l'envoûtement. Je bouge, donc je vis. J'aime les rites tribaux.

En déménageant à Shédiac, j'ai vieilli du jour au lendemain. Ma jeunesse s'est effacée sans prévenir, comme une banquise de l'Arctique à la fin de l'été.

« On arrête d'être jeune à partir du moment où on se tourne vers l'avenir, la peur au ventre », m'explique papa avec sa sagesse habituelle.

« On arrête d'être jeune seulement quand on garde les yeux plus souvent sur le rétroviseur que sur la route », me glisse maman avec son inclination pour les figures de style.

« On n'arrête pas d'être jeune, c'est les autres qui te font des accroires », me jure Arthur, sourire en coin.

Avec ses quatre-vingt-douze ans, son excellente santé et son fauteuil roulant, Arthur a toutes les chances de remporter le titre de doyen à vie de notre immeuble. On le croise inmanquablement dans le hall d'entrée où il flâne durant la majeure partie de la journée.

Pour qui ne connaît pas Arthur, il peut passer inaperçu. Aucune esbroufe chez ce vieil Acadien qui a eu la malchance de survivre à toute sa famille. Pourtant, ici, tout le monde a besoin de lui. Maîtrisant parfaitement le code d'accès de l'entrée, il le pitonne de bon cœur pour les uns et les autres et, quand la dame est gracieuse, il lui ouvre la porte en cueillant ses remerciements. Si quelqu'un se perd dans les dédales du rez-de-chaussée, il apparaît discrètement à ses côtés pour le ou la remettre dans le droit chemin et, au moment où vous vous tournez vers lui pour lui exprimer votre soulagement, son fauteuil s'est déjà éclipsé. En plus d'être portier bénévole, Arthur accourt sans compter auprès des âmes chagrines qu'il repère à l'œil nu. Une phrase simple,

quelques mots. On n'arrête pas d'être jeune, c'est les autres qui te font des accroires. Les âmes chagrines se déplient. Ça rend Arthur heureux.

C'est mon mari qui a choisi cet endroit. Un immeuble bien tenu et bien situé, où les filles peuvent se rendre en vingt minutes par l'autoroute. Je ne les vois pas tous les jours parce qu'elles sont occupées à grandir. Mais dès qu'elles seront plus âgées, je tiens absolument à leur présenter Arthur pour qu'elles attrapent l'envie de devenir serviables.

Le sixième sens d'Arthur devait être finement aiguisé ce matin-là parce qu'il a brusquement freiné en passant près de moi.

« Tu viens à la fête cet après-midi ? »

J'avais les nerfs en boule et du mal à voir la vie en rose. Ma sœur Heidi venue me rendre visite, mais repartie chez elle à quatre cent soixante kilomètres d'ici. Pas de nouvelles des filles. Le temps vraiment trop froid pour sortir. Et Népenthès, invisible depuis une semaine, soi-disant accaparé par des tâches de la plus haute importance (laissez-moi rire !). Dans ces conditions, même Jeanne d'Arc aurait décliné l'invitation de Margot. J'ignorais quel thème notre présidente avait choisi cette fois-ci, mais la perspective de chahuter en chœur sous prétexte d'entretenir le bon

voisinage ne me disait rien qui vaille. J'avais plutôt décidé de m'enfermer à double tour jusqu'au printemps.

Pas sûre.

— Viens donc. J'ai besoin d'une partenaire, au cas où il y aurait de la danse.»

La voix câline d'Arthur et son clin d'œil malicieux débordaient d'admiration à l'endroit de ma féminité. J'ai eu envie de pleurer, tellement ma féminité regrettait d'être si rarement à l'ordre du jour, depuis bientôt quatre ans. Alors je me suis détournée un peu vite pour courir me réfugier chez moi.

Je m'apprêtais à ruminer toute seule entre mes quatre murs lorsque Népenthès a surgi de Dieu sait où.

« Pourquoi tu ne te remettrais pas au tai-chi ? » m'a-t-il proposé en examinant de près ma mine sombre.

Trop heureuse de le revoir, je ne parvenais pas à lui tenir rigueur de m'avoir négligée ces derniers temps. Je l'ai écouté m'encourager à saisir la queue de l'oiseau, emporter le tigre dans la montagne, repousser le singe, caresser les nuages, permettre à la grue blanche de déployer ses ailes et aller vers les sept étoiles. On aurait dit qu'il me récitait les dix commandements du parfait petit rêveur.

Pourquoi pas le tai-chi. La méditation transcendantale. L'homéopathie. Nora connaît quelqu'un qui s'est tiré d'une dépression grâce à la luminothérapie.

Une cuillère à table quotidienne de vinaigre de cidre. Un supplément de vitamine B. Quatre séances d'hypnose. Des oméga-3. Chacun me suggère l'antidote qui devrait me permettre de renaître.

Emporter le tigre dans la montagne, je veux bien, mais faire du tai-chi quand on a du mal à sortir du tunnel, qu'on a l'impression de le creuser à la main et qu'on ignore combien de mètres il reste à excaver avant de retomber enfin sur la lumière? Ça me rappelait l'abbé Faria, dans *Le comte de Monte-Cristo*, qui gratte et gratte et gratte le sol avec son ciseau bricolé. Toutes les nuits pendant trois ans, il gratte le sol pour finalement aboutir dans la cellule d'un autre prisonnier. Pourvu que mon tunnel à moi ne débouche pas sur celui de quelqu'un d'autre.

Pour le tai-chi et pour ne pas faire de peine à Népenthès, je lui ai promis que j'allais y réfléchir.

Après le dîner, Ghislaine est passée me prendre. Elle a insisté avec une telle force de persuasion que j'ai fini par céder. D'accord. Mais pas longtemps.

Nous sommes sorties dans le couloir. Ghislaine bavardait tranquillement et je regrettais déjà de m'être laissé convaincre puisqu'on n'entendait pas le moindre son de réjouissances en approchant de la salle communautaire. Margot avait dû opter pour une thématique liée au carême, que je me suis dit, et ça n'allait sûrement pas être le Mardi gras.

Nous avons franchi le seuil de la porte. Les néons se sont éteints, les stores étaient baissés, des éclairs ont jailli de tous les côtés et un mix techno s'est mis à répéter *Forever young, I want to be forever young*, avec des effets synthétiques, du rythme et le son au maximum. Une lumière stroboscopique, accrochée à l'un des tubes fluorescents du plafond, tenait avec du ruban adhésif en toile grise et fonctionnait par à-coups, sans doute parce que la prise était mal enfoncée. Des ombres bougeaient partout. Margot McLoughlin, micro en main, s'affairait près d'une pile de CD qui lui venait probablement de son petit-fils. Nora et Samuel, chacun d'un côté de la salle, secouaient des projecteurs, l'un rouge et l'autre bleu, dans tous les sens. Ce n'était pas David Guetta à la console et pas non plus l'entrepôt du Vieux-Montréal, mais un vent printanier avait envahi la pièce. Les voisins étaient tous là, plutôt de bonne humeur. Ils remuaient les bras, la tête. Plusieurs sautillaient. Alice Bourgeois, tout sourire, s'est approchée de moi en hurlant :

« Ça sera p'têt'e ben pas toute la *nuite*, mais j'te dis que Margot l'a travaillée un coup, c'te fête-là. A voulait assez que tu l'*ayes*, ton rêve! »

Je n'en revenais pas. Le premier *rave* de Shédiac avait lieu dans une résidence pour personnes âgées. Népenthès, qui se trémoussait parmi les autres, m'a fait un signe émerveillé qui semblait dire : tu vois, je t'avais prévenue que tout était possible. Alors que la joie me saisissait à bras-le-corps, Arthur s'est avancé vers moi :

« Tu viens danser? »

## Voyages

Gamine, je regardais la traînée blanche des Boeing qui traversaient le ciel de Saint-Basile de part en part et je m'imaginai à l'intérieur, la ceinture bien attachée, les yeux rivés sur le hublot, en route vers les aventures les plus dépaysantes. Adolescente, je leur faisais de grands signes de la main pour qu'ils viennent me chercher. Une fois, j'ai vu l'avion faire un crochet. Je me suis alors précipitée dans ma chambre, j'ai sorti ma valise du placard et je l'ai ouverte sur le lit, aussi énervée que si Zachary Richard et Daniel Bélanger m'avaient composé une chanson et qu'ils me l'offraient en duo devant la foule médusée. Pourtant, en fouillant dans mes tiroirs, en passant en revue ma chambre d'enfant, je n'ai tout à coup pas su quoi mettre dans la valise. Mon journal intime dont la clé ne fonctionnait plus? Mes médailles de gymnastique? La photo de notre famille au sommet du mont Carleton pendant le congé de l'Action de

grâce? J'ai rangé ma valise. Peut-être qu'au fond, la vie des adultes ne me tentait pas tant que ça.

Lorsque je suis retournée lire dehors, il ne restait, dans le ciel bleu des vacances d'été, que la fumée laissée par les réacteurs. Une ligne droite venue de l'ouest, avec une légère inflexion en son centre qui s'effaçait lentement. Je me suis allongée près du ruisseau, les yeux dans les cieux. Je n'étais toujours pas à bord, mais cette fois encore, je pouvais clairement apercevoir les Alpes, les Andes, le Nil et le Kilimandjaro.

J'espère que mes filles auront souvent envie de remplir leur baluchon, mais qu'elles prendront leur temps avant de tourner le dos à l'enfance.

Quand le gène du voyage coule dans vos veines, il file à vive allure. Doris et moi faisons le tour du monde au moins trois fois par semaine.

Doris travaille dans notre immeuble comme préposée aux bénéficiaires. C'est comme ça qu'on nomme les personnes qui vous habillent, vous aident à faire votre toilette et votre lit, vous accompagnent dans les couloirs, vous apportent à manger et accourent si vous les appelez. Sans parler des tâches connexes qui sont celles qui prennent le plus de temps. Imprimer des formulaires vierges. Remplir les cases

des formulaires. Mettre les formulaires complétés dans des chemises de couleur. Les ranger dans un classeur. En imprimer d'autres.

Avant de ranger des formulaires dans un classeur, Doris rêvait de partir en voilier avec le plus bel homme de Bas-Caraquet qu'elle s'est trouvée vraiment chanceuse d'épouser. Pendant huit ans, son mari et elle ont économisé et suivi des cours de voile et de plongée. Le gars de la Péninsule a appris la mécanique tandis que Doris s'initiait aux premiers soins. La neige n'avait pas fini de fondre qu'ils rafistolaient leur bateau la fin de semaine, dessinaient des parcours sur les cartes et organisaient de courts périple à partir du détroit de Northumberland. Sauf qu'au moment de lever l'ancre une fois pour toutes, la mère de Doris est tombée malade et lui a fourni gratuitement les deux années d'expérience nécessaires pour devenir préposée aux bénéficiaires. Le beau gars a décidé de partir tout seul avec le voilier fraîchement repeint et il n'a plus donné de nouvelles depuis qu'il est passé aux Bahamas. Doris est devenue ma préposée. J'ai été sa première bénéficiaire. Nous avons presque le même âge et c'est pour cette raison, je crois, qu'elle a un faible pour moi.

La principale différence entre Poitiers et Shédiac c'est que personne ne se moque du français parlé par les Poitevins. Quand ils affirment qu'ils ont acheté leur *smartphone* chez un *low cost* pour pouvoir envoyer des *mails* directement du *parking* et vérifier si leurs

*stock options* sont toujours au *top* durant le *week-end*, tout le monde se croit à l'Académie française. À Shédiac, deux mots anglais dans la même phrase et la planète francophone s'arrache les cheveux.

C'est vrai que les gens qui vivent ici parlent parfois un français accidenté. Mais c'est trop facile de juger.

Doris a appris sa langue maternelle de parents qui roulaient leurs «r» et travaillaient quarante heures par semaine chez les Anglais de Moncton. Ils ramenaient à la maison un petit salaire et le vaste lexique des patrons. Après l'école, mon amie se réfugiait chez sa grand-mère qui lui a fait mettre la première personne du singulier au pluriel, une habitude qui court dans sa famille depuis le dix-septième siècle. Équipée de son moi collectif, de ses «r» roulés et d'un bilinguisme rocailleux, elle a aussi intégré, à force d'être mariée au plus bel homme de Bas-Caraquet, un accent clair et chantant avec, en prime, les pages entières d'un manuel de voile.

Pendant que Doris et moi arpentons les trottoirs de Shédiac et qu'elle me raconte que le *rave* restera l'un des meilleurs souvenirs de sa vie professionnelle, j'entends le principal legs des Anglais aux Acadiens, mais aussi la mer, beaucoup d'isolement et, ironiquement, un vieux morceau du Poitou puisque c'est là que sont nés ses ancêtres.

Il n'y a probablement que par ici qu'on connaît Pascal Poirier. C'est lui qui détient le record canadien de longévité au Sénat, mais il a surtout consacré cinquante ans de sa vie à la constitution d'un glossaire de la langue acadienne. Pour ne pas l'oublier, la ville de Shédiac a donné son nom à une rue, à un musée et au parc où je me rends le plus souvent possible avec Doris.

Si on me demandait d'inviter un certain nombre de morts à venir nous faire un laïus d'encouragement à la résidence, j'inscrirais le nom de Pascal Poirier tout en haut de la liste. D'abord parce qu'il est né à quelques centaines de mètres de notre immeuble, comme en témoigne encore sa maison que j'achèterais volontiers si elle était à vendre. Puis parce qu'avec deux parents et onze frères et sœurs, il aurait sans doute des conseils à nous donner pour nous aider à vivre en communauté. Mais je l'inviterais par-dessus tout parce que c'est un volontaire ascendant déterminé, un non-abandonniste qui se cramponne, un incorrigible retrousseur de manches.

L'idée de rédiger un glossaire de la langue acadienne pour clouer le bec à ceux qui nous affublaient d'un patois douteux lui est venue alors qu'il n'avait que vingt-trois ans. Moi, à vingt-trois ans, je suis allée au Salon du livre de Montréal pour rencontrer Anne Hébert. Ce serait l'apogée de mon année, un rêve enfin réalisé, je tremblais en faisant la queue pour lui demander de signer mon vieil exemplaire des *Fous de Bassan*, je cherchais ce que je pourrais bien lui dire et je serrais si fort mon livre que j'en

avais mal aux mains. À deux minutes de lui toucher l'épaule, la pudeur m'a abruptement sortie du rang. Bonjour, je suis née le même jour que vous. Bonjour, j'aime tous vos livres, surtout celui-ci. Bonjour, je m'appelle Angèle et j'ai vingt-trois ans. Bonjour, je sais que vous préférez la solitude, mais je viens quand même vous déranger. Je me suis contentée de la regarder se plier aux désirs des autres. Je ne pense pas qu'elle m'ait vue.

À vingt-trois ans, Pascal Poirier, lui, ne connaît pas le doute. Il commence à collectionner les mots et s'ingénie à découvrir qui nous les a légués. Il collectionnera jusqu'à sa mort. Après douze années de fiches patiemment annotées, le manuscrit brûle dans la maison de son frère Fidèle à Shédiac. Pascal ne jette pas la serviette. Il recommence à zéro et conserve cette fois le fruit de ses travaux bien à l'abri, dans son bureau de sénateur à Ottawa. En mille neuf cent seize, au bout de trois décennies de nouvelles recherches, l'incendie du parlement détruit tous ses papiers et aussi sa bibliothèque. Un passage à vide? Peut-être. Mais il remet ses binocles sur son nez, achète une rame de feuilles blanches et reprend à la lettre A: «À. S'emploie souvent pour *de*: la maison à Placide; la vache à la veuve Norine; le garçon à Pierre à Paul. C'est de l'ancien français.»

Pascal Poirier n'est pas un lâcheur. Doris non plus. Beau temps, mauvais temps, elle m'accompagne au parc.

Il n'y a pas de fioritures sur les bancs du parc Pascal-Poirier et les arbres n'ont ni l'âge ni la grâce de ceux du parc La Fontaine ou du carré Saint-Louis. On est loin du panache de l'Andrew Haydon d'Ottawa ou des milliers de fleurs du parc de Blossac à Poitiers. Pourtant, le minuscule parc de Shédiac parvient à me les rappeler tous. Dès que je passe sous l'arche avec Doris, la barrière douanière se lève et le bureau de tourisme nous propose des forfaits. Nous ne comptons plus les pays où nous accostons en écoutant le vent s'engouffrer dans les arbres et l'eau jaillir de la fontaine. Doris s'extasie, étonnée que Bali ou la Polynésie ressemblent vraiment à des cartes postales. Je la bouscule un peu parce que New York, Rome et Barcelone me font de l'œil et que j'insiste pour passer également quelques jours sur les trottoirs brûlants des villes.

Quand notre promenade se termine et qu'il est l'heure de rentrer, nous tombons sur un silence qui nous ramène à la réalité. Elle se souvient de son amoureux qui vogue maintenant sans elle et moi, je me rappelle que je vis désormais dans un fauteuil roulant. Il n'y a pas mieux qu'un amour floué et quatre roues à la place des jambes pour vous remettre les deux pieds sur terre.

Trente-cinq ans, c'est jeune pour arrêter de marcher, de nager, de pédaler, de ramer, de patiner, de filer sur une planche à neige, de slalomer sur les pentes et de rentrer, les joues rouges, d'une excursion en

raquettes. À partir du moment où j'ai emménagé dans mon fauteuil, tout le monde est tombé sur les genoux dans un fossé, les mains jointes. Quelquefois, je demande à Népentès de s'occuper aussi des autres.

## Lumière

Une étoile qui explose produit un éclat d'une magnitude si considérable qu'on peut la percevoir à l'œil nu même si elle est située à deux cent quarante millions d'années-lumière de la Terre.

Mon futur mari est entré simultanément dans le salon de mes parents et dans ma vie comme une supernova. J'avais vingt-cinq ans, je n'étais pas née de la dernière pluie et je me tenais un peu sur mon quant-à-soi. À mon âge, maman nous avait déjà fabriqués tous les quatre avec papa et rien ne lui semblait plus naturel que de traiter sa famille aux petits oignons tout en lisant des livres et en faisant pousser des delphiniums. Ma sœur a suivi son exemple bien avant moi. Je faisais celle qui prend son temps.

Il accompagnait mon frère. Nous nous préparions à changer de millénaire. Trente personnes m'empêchaient d'être seule avec lui. Il paraît que les clapets

qui retiennent la testostérone, l'ocytocine, la lulibérine et les endorphines sautent dès qu'on tombe amoureux. Tous mes clapets ont sauté avec les bouchons des bouteilles de mousseux.

Le seul homme de mon âge, là où je vis maintenant, se prénomme Moctar. Médecin attiré de la résidence, il nous est venu directement du Sénégal avec sa femme Fatou et leurs deux garçons. À Ottawa ou à Montréal, ils passeraient tous les quatre inaperçus. À Shédiac, ils forment la portion la plus spectaculaire de notre minorité visible et il y a toujours une voiture qui klaxonne sur leur passage ou une chaise berçante, sur une galerie, pour les saluer.

Quand Moctar ne court pas sur les étages de l'hôpital de Moncton où on le réclame parfois le jour, parfois la nuit, il s'active chez nous. Le croiser n'est généralement pas très bon signe et personne ne songerait à lui tapoter l'épaule pour obtenir quelques renseignements privilégiés sur l'Afrique.

« Docteur Moctar! J'ai lu quelque part que le baiser avec la langue n'existait pas en Afrique avant le débarquement des Européens. Savez-vous si c'est vrai? »

Je n'ai pas encore osé le lui demander. D'abord parce qu'il est pressé et que l'imminence de la mort a préséance sur les conversations de couloir, ce devant quoi je m'incline avec le respect qui s'impose. Ensuite parce qu'il va certainement estimer que les

Africains ont payé beaucoup trop cher le baiser avec la langue puisque, en échange, les Européens leur ont tout pris, terres, richesses, liberté, culture, fils et filles.

N'empêche. Je me demande quand même comment les Africains ont réussi à vivre toutes ces années sans connaître le baiser avec la langue.

Rien ne rivalise avec l'état amoureux pour ce qui est de l'énergie qui vous anime dès que la première lettre du prénom de l'autre est prononcée. Le vingt et unième siècle n'avait pas tout à fait une semaine que j'inventais déjà un plan en béton pour revoir mon futur mari. En résumé, mon plan consistait à remplir mon sac de voyage en un temps record, à oublier d'y mettre un pyjama et à prendre le volant en direction du sud de la province où il était reparti habiter avec mon frère et terminer ses études.

Entre deux villes, la forêt défilait dans mon pare-brise, blanche et nue, loin du soleil et de la mer. Aucun paysage ne me paraissait plus exotique alors que le trajet aurait dû m'être franchement familier vu le nombre de fois où je l'avais parcouru. Là où ne poussaient que de maigres épinettes, je voyais la Forêt-Noire ou la vallée du Styx en Tasmanie (sans savoir précisément où se trouvait la Tasmanie dont je fredonnais le nom comme si c'était une chanson). Quand une maison isolée passait à toute allure sur un chemin de traverse, le temps d'apercevoir les

fenêtres éclairées et la volute de fumée au-dessus de la cheminée, je pouvais sentir la bonne odeur du pain qui sort du four et entendre les enfants jouer à cache-cache sous la table de la cuisine. Si, au détour d'une courbe, la route surplombait un filet d'eau, je m'émerveillais de découvrir que j'habitais un territoire sauvage que seuls les déplacements savent tirer de l'oubli.

C'était pour moi que la planète avait changé de siècle en se pliant aux contorsions les plus excentriques. La page tournée, je ressurgissais toute neuve avec une impression multipliée de premières fois. Premier voyage, premier regard, première neige. Première lettre de son prénom. Première décision importante de ma vie.

Après coup, j'ai pensé que si la terre entière avait consenti à tourner la page du vingtième siècle pour me permettre de repartir à zéro, c'était peut-être également à cause de moi que, deux ans plus tôt, le courant électrique s'était arrêté brutalement pendant cinq semaines en plein hiver. Je vivais dans la métropole. Vivre n'est sans doute pas le verbe le plus approprié, puisque mon moral peinait à grimper plus haut que la température. Je me sentais très exactement comme ce qui allait occuper le pays durant un mois et demi. Aveugle, glacée, glissante et débranchée. Brisée comme les arbres, isolée comme la vallée du Richelieu. Avec tous mes pylônes à rebâtir.

Contrairement à ce que répand la rumeur, avoir vingt ans est rarement une sinécure. Papa et maman ont fait la route pour me sortir du noir. J'ai suivi leurs recommandations à la lettre et la suite à la télévision, comme tout le monde. À l'abri dans la maison de mon enfance, j'ai récupéré tranquillement, quoique moins vite que les liaisons électriques qui ont pourtant mis du temps à se rallumer. Si j'avais su que mon futur mari m'attendait au tournant avec dix années de nirvana sans frontières, je me serais empressée de cicatriser à toute allure.

J'ai parlé à Népenhès de mes pouvoirs occultes qui font déborder ma propre vie sur l'état du monde. «Tu ne crains pas que le tir groupé qui m'est tombé dessus il y a bientôt quatre ans ne mette l'humanité en danger?» lui ai-je demandé un peu inquiète.

Effectivement, Népenhès a admis que les dernières années n'avaient été faciles pour personne. Sur la rue Main de Shédiac, nous sommes tellement occupés à ne pas mourir qu'il reste peu de temps pour discuter du nouvel ordre mondial. De plus, je sais qu'on m'épargne les mauvaises nouvelles. En revanche, je suis sûre que si le conflit israélo-palestinien s'était réglé en mon absence, quelqu'un me l'aurait dit.

«Peut-être que si tu te concentres sur le temps divin où tu t'es collée de près au bonheur, les trains chargés de pétrole cesseront d'exploser dans les centres-villes», a-t-il suggéré.

Alors j'apporte ma contribution et je mets une grande partie de l'énergie qu'il me reste à ressasser les bons souvenirs, les souvenirs délicieux et les souvenirs parfaits. D'ailleurs, il paraît que le taux de chômage diminue un peu partout et que des chercheurs français, australiens et anglais auraient découvert une nouvelle molécule dotée de propriétés anticancéreuses.

Bon souvenir: J'ai quatre ans. Le ruisseau coule au fond de la cour, chez mes parents. Il a beau n'être qu'un maigre chemin d'eau, il m'indique déjà que la terre a beaucoup plus à offrir qu'elle ne le laisse croire.

Souvenir délicieux: Tania, Caroline et moi décidons d'escalader les mille huit cents mètres du Mont-Dore, dans le Puy-de-Dôme. Il est hors de question de prendre le funiculaire, pas tellement parce qu'il est centenaire et que nous ne savons pas si ses câbles le sont aussi, mais parce que nos mollets de sportives réclament un effort. Le sentier démarre abruptement. Le ciel est bleu, le chemin, en lacets, la vue, dégagée et le spectacle, digne de cartes postales. Pause pique-nique en face d'une cascade. Volcans sculptés par le feu. Ici un lac, là une rivière. Alpinistes d'un jour, nous montons joyeusement vers l'immensité. Après quelques heures d'ascension et un dernier dénivelé coriace, déposées sur le sommet du monde, nous respirons un panorama aussi vaste que l'océan.

Comme tous les Français qui se hissent un peu, nous croyons apercevoir le mont Blanc. Nous prenons des photos qui ne rendront jamais notre sentiment d'apothéose, mais qui nous le rappelleront chaque fois que nous ouvrirons nos vieux albums.

Souvenir parfait: Je suis myope, mais pas aveugle. Quand je frappe chez mon frère qui n'en revient pas de me voir débarquer chez lui aussi tard, mon futur mari n'est nulle part en vue. Mes phrases toutes prêtes sont remballées aussitôt. Désappointée, je cache habilement mon jeu, je pose mon sac par terre et je prends mon air le plus décontracté.

«Je suis venue chercher du travail à Moncton.

— Un vendredi soir?

— Pas grave, prête-moi ton ordi.»

Pendant que je fouille sur le Net et que mon frère nous sort deux bières du frigo, la porte s'ouvre et mon futur mari entre avec sa beauté de jeune premier ainsi que le million d'atomes crochus qui nous destinent l'un à l'autre. En me voyant, son visage s'illumine. Quand il m'embrasse sur la joue, sa main droite se promène silencieusement dans mon dos.



## Colère

Comme moi, mes amis de la résidence excellent dans l'art de dissimuler un vrai drame. Doris ne parle jamais de son amoureux. Arthur n'évoque pas le cimetière où sa famille occupe une rangée complète. Nora et Samuel font toujours semblant que leurs enfants téléphonent, envoient des cartes et sont sur le point de quitter un moment leur vie compliquée pour passer les voir. Margot McLaughlin mentionne rarement le prénom de son mari alors que sa chambre ressemble à un cabinet de curiosités érigé à sa mémoire. Quant à Ghislaine, même sous la torture elle ne déballerait pas les raisons qui font que sa sœur constitue sa seule famille.

Heureusement que nous avons Alice Bourgeois et ses drames éventuels pour nous changer les idées. Un jour, elle est entrée en trombe dans la cafétéria avec son déambulateur et une nouvelle qui la mettait hors d'elle :

« Hé! Qui c'est qui a pris mon *oriller*? J'le veux tu-suite ou ben j'appelle la police! »

Quinze minutes de cris, de menaces, de gesticulations et de larmes. Un tintamarre extravagant qui a interrompu tout net l'heure du dîner. Ils s'y sont pris à trois pour la calmer jusqu'à ce qu'une préposée accoure, l'oreiller sous le bras. Il s'était faufilé entre le matelas et le mur. Alice a toutefois refusé d'admettre qu'il s'agissait du sien et nous sommes repartis pour un autre quart d'heure bruyant et distrayant. Personne n'a pris de dessert.

La principale différence entre Moncton et Campbellton c'est qu'en octobre 1882, Oscar Wilde n'a pas séjourné à Campbellton pour y prononcer une conférence sur l'art et qu'il ne s'y est donc pas non plus fait réveiller par un mandat d'arrêt du shérif de Moncton, à cause d'un malentendu entre ses commanditaires. Je pense pourtant que Wilde, qui avait un penchant pour la beauté, aurait apprécié Campbellton, l'embouchure de sa rivière, son Pain de sucre et sa route courtisée par les vagues de la baie. Toutefois, s'il avait été amoureux et si son futur mari avait habité à Moncton, je suis certaine que, comme moi, il aurait déménagé, le premier petit boulot venu.

Quand on parcourt la province du nord au sud et du sud au nord toutes les fins de semaine, on fournit probablement son quota décennal de gaz à effet de

serre en quelques mois. Je tiens à m'en excuser, mais à ma décharge, je peux signaler que je me suis reprise par la suite parce que, dès que j'ai cessé de vivre dans une valise, j'ai remisé mes clés de voiture pour sortir mon vélo.

C'était donc possible de trouver enfin sa maison et d'en franchir le seuil avec l'esprit tranquille que procure la certitude. En rangeant mes vêtements dans le même placard que ceux de mon futur mari, j'ai également arrêté de me ronger les ongles.

Depuis son premier esclandre à la cafétéria, Alice Bourgeois disjoncte maintenant à l'improviste pour un oui et pour un non. Ses éclats de plus en plus fréquents s'entendent dans tous les couloirs et plusieurs d'entre nous songeons soit à déménager, soit à dévaliser une usine de casques antibruit.

Un jour, elle cherchait qui, parmi nous, lui avait volé la pagette qui lui permet d'appeler à l'aide et que Doris a vite récupérée dans la poche de sa robe de chambre. Le lendemain, elle a soupçonné la cuisinière de vouloir nous empoisonner en apercevant un grain de poivre dans son pâté chinois. Puis, ça a été un fait divers survenu au Texas, qu'elle a lu dans le journal local et qui la portait à croire qu'un tueur en série rôdait autour de notre immeuble. Quand le docteur Moctar est passé dans l'après-midi, elle a hurlé sans discontinuer: «C'est lui! J'le reconnais, c'est lui! Faites le 9-1-1, j'le reconnais!»

Je le sais de source sûre parce que nos chambres sont contiguës. Et comme Népenthès brillait encore une fois par son absence, j'ai dû me taper seule l'intégrale des cris d'Alice. Je sais aussi que, la plupart du temps, les Noirs sont les premiers choisis lorsqu'il s'agit de désigner un coupable. Ça me faisait de la peine pour Moctar qu'il soit ainsi profilé racialement et j'ai craint un moment qu'il n'en ait ras le bol de nous tous et qu'il coure à la réception pour rédiger sa lettre de démission séance tenante. Mais non. Les cris d'Alice se sont calmés au bout d'un instant et, en moins de deux, Moctar est devenu le héros du jour. En repartant peu après, il m'a lancé un simple coucou dans l'entrebâillement de la porte. Comme s'il n'avait pas conscience de la taille de son exploit.

«C'est qui Népenthès? Tu ne m'as jamais parlé de lui», me fait remarquer maman en déplaçant un bibelot sur la commode pour la troisième fois, mine de rien.

J'ai mes secrets. J'ai aussi mes ratés. Après le faux bond de Népenthès, je me suis échappée et j'ai évoqué son prénom devant maman. Déstabilisée, je me tais si fort que la conversation réussit à dévier et nous reparlons d'Alice.

«Peut-être que les personnes qui sont dures d'oreille finissent par mal interpréter les propos des gens et par leur prêter des intentions hostiles. Peut-être qu'une personne qui soupçonne les autres de lui

vouloir du mal nourrit ainsi son propre sentiment de colère. »

Quoiqu'elle soit très bonne en littérature, Maman aurait dû faire psycho. Elle trouve presque tout le temps une raison qui explique le comportement baroque des êtres humains. Ce qu'elle m'affirme au sujet d'Alice me paraît logique et j'aime en particulier le passage sur la colère qui s'alimente à un tuyau quelconque de notre cerveau. J'imagine celui d'Alice branché sur un drame secret de son enfance ou sur ses cinquante-huit années de mariage qui n'ont pas forcément resplendi autant qu'elle nous le donne à penser.

Personnellement, mon ouïe reste extrêmement aiguisée et ça me permet d'avoir conscience de la bienveillance qui m'entoure. Je ne soupçonne personne de me vouloir du mal, surtout depuis bientôt quatre ans. Pourtant, mon sentiment de colère doit bien se nourrir quelque part parce que je crois le reconnaître de temps à autre. Un machin sourd et contenu qui gronde dans la partie la plus souterraine de mon corps et qui cherche à attirer mon attention.

Une jeune femme n'est pas censée tout dire à sa mère. J'écoute maman m'expliquer les sautes d'humeur d'Alice et je me contente de cligner des yeux de façon approbatrice.

C'est un de ces après-midi mous au cours desquels, après la visite de maman, il ne se passe pas grand-chose. Comme souvent, je suis allongée dans mon lit, censée faire la sieste, et je fixe la porte puisque c'est par elle que survient la variété. Les gens entrent et sortent de chez moi, parfois ferment la porte derrière eux, parfois la laissent entrouverte. J'entends des petits pas pressés dans le couloir et mon pouls s'emballe. Ce sont les filles, les filles arrivent ! La poignée bouge.

Mais c'est plutôt la tête d'Alice Bourgeois qui se présente et j'ai envie d'empiler des sacs de sable jusqu'au plafond et de me cacher derrière avec un gilet pare-balles et des gaz lacrymogènes. Depuis deux jours, plus un son ne sortait de la chambre voisine et, bien que j'aie un penchant pour les médecines douces, je supposais que Moctar avait outillé Alice d'une camisole de force, probablement d'une muselière et, à coup sûr, de plusieurs milligrammes de narcoleptiques. À l'instar du reste de l'étage, je profitais du calme et j'en étais presque venue à oublier le tohu-bohu des jours précédents.

« Angèèèe ! Tu sais pas c'qu'i' voulons m'faire, les *zireux* ? »

De manière totalement inhabituelle, Alice chuchote. Son ton suinte la paranoïa. Mes poumons sautent une respiration et, sur le coup, je panique. Dans quelques minutes, elle hurlera de nouveau et je ne saurai pas quoi faire. Je ferme les yeux en suppliant Népentès de me sortir de là.

Dans les cas de force majeure, je peux compter sur Népenthès. Je sens sa présence effacée et, une seconde plus tard, il me prend la main pour m'emmener dans un de ces repaires que nous seuls fréquentons. Lorsque le monologue d'Alice semble s'épuiser et ne contenir aucun soulèvement, je reviens dans ma chambre. Juste à temps pour l'entendre me lancer une autre de ses piques sans malice, mais néanmoins maladroitement, qui annoncent son départ.

« Ça m'brise assez le cœur que tu *soyes amanchée* d'même. Bon ben, m'as y aller. *Take care*, Angèèèle ! »

Avant de refermer la porte derrière elle, Népenthès accroche l'écriteau qui demande de ne pas me déranger. Puis, il revient vers moi.

« Bons souvenirs, me répète-t-il pour m'empêcher d'exploser. Ressasse tes bons souvenirs. »

Faire des enfants est l'activité la plus agréable qui soit. Quand mon futur mari est devenu mon mari, nous nous y sommes consacrés sans compter les heures. Le café refroidissait dans nos tasses, les tartines avaient largement le temps de durcir dans le grille-pain et nous courions pour être à l'heure au bureau. Le film commencé sur notre nouvel écran plat se terminait sans nous. Bono nous chantait au moins trois fois de suite le dernier disque de U2. Notre chien Loulou manifestait son impatience derrière la porte en rongant la télécommande. Le

téléphone sonnait et un message enjoué précipitait nos interlocuteurs vers la boîte vocale. Toutes les tours jumelles du monde auraient pu s'émietter, nous aurions été les derniers à l'apprendre. Nous étions trop occupés.

Tandis que je flottais sur mon nuage matrimonial, la rivière de mon village a débordé en 2004, et puis encore en 2008. Je n'étais là qu'au téléphone, inquiète et compatissante parce que, si *Le Téléjournal* se donne la peine de débarquer chez vos parents, c'est qu'il y a péril en la demeure. Sinon, je ne me souviens d'aucune angoisse digne de mention qui soit parvenue à se faufiler dans mon couple, surtout au début. Par la suite, c'est vrai, nous avons commencé à nous inquiéter de ce que les filles tardent à s'installer dans mon utérus. Mais un souci partagé est déjà à moitié moins lourd. À deux, nous étions certains de trouver une façon de les inviter à s'accrocher.

Pendant des années, vous rêvez d'un enfant. Vos hormones se défont, votre moral monte et descend comme un yoyo, ç'en est étourdissant. Pourtant, pas une fois vous ne baissez les bras. Un jour, alors que l'espoir vous malmène un peu, la médecine moderne vous procure deux bébés d'un coup. Dès la première échographie, on vous les révèle en pleine forme, mais vous demeurez néanmoins inquiète parce que c'est le propre des mères de s'inquiéter et que, jusqu'à la fin de vos jours, vous allez spontanément cocher «maman» dans la seule case qui compte. Ce sont des filles, jumelles non

identiques, les plus mignonnes jamais conçues. Elles naissent un peu tôt, mais en parfait état et il n'existe pas une seule joie au monde qui vous ait procuré de bonheur plus absolu.

La vie est vraiment un chef-d'œuvre, vous dites-vous en les regardant dormir, serrées l'une contre l'autre dans leur incubateur. À cet instant précis, la pensée qui vous est la plus étrangère, celle dont vous ne soupçonnez même pas l'existence, c'est qu'un tir groupé s'approche de vous.



Force

Sur la centaine de résidents qui partagent avec moi les murs de notre immeuble, nous sommes quelques dizaines à nous promener en fauteuil roulant. Les motorisés produisent un ronron rassurant qui cadence les couloirs et qui, combiné au grincement des roues que l'on pousse soi-même, au ploc des cannes, au ploc-à-ploc des marchettes et à la cacophonie des transistors, me donne à croire, certains jours, que je vis sur un terrain de camping situé au bord de l'autoroute.

Une multitude de causes peuvent vous attacher dans un fauteuil. Comme plusieurs des personnes qui habitent ici, Arthur perd trop souvent l'équilibre pour tenir longtemps sur ses jambes. Une dame qui vit dans une autre aile que la mienne a la maladie de Parkinson. Sinon ce sont généralement des paralysies d'un, deux, trois ou quatre membres. D'un seul

côté ou des deux. Totales ou partielles. Nous offrons un large éventail.

Chaque paralysie a son histoire et son vocabulaire. Dans tout l'immeuble, il me paraît évident que c'est la mienne qui a hérité du nom le plus original : insulte au cerveau. C'est assez courant. On trouve régulièrement, dans les arénas, les rings de boxe ou les stades de football, de petites insultes au cerveau qui se réparent en quelques semaines. Ce sont des insolences, des vexations, parfois des invectives. Mais, dans ce domaine aussi, le choix est impressionnant et, comme je ne fais rien à moitié, je suis tombée sur l'autre bout du spectre. Ma paralysie ressemble plus à un outrage qu'à une apostrophe. Je songe d'ailleurs à faire une demande au Collège des médecins pour qu'on rebaptise mon insulte au cerveau. J'hésite entre ignominie et infamie.

On dit quelquefois, pour expliquer après coup une catastrophe, que la victime se trouvait au mauvais endroit, au mauvais moment. Ce n'est pas mon cas. Je me trouvais exactement là où je devais me trouver, pile à l'heure où m'attendait le destin.

La dernière fois que j'ai marché sur mes deux jambes, ça a été pour aller voir les filles dans leur boîte de plexiglas et leur souhaiter bonne nuit, beaux rêves, pas de puces, pas de punaises.

Quelques heures plus tard, le tir groupé d'infortunes est survenu. Un mélange dévastateur d'hyper-

tension, d'hyperempoisonnement, d'hypervirus et de muscle cardiaque complètement dépassé par les événements. Ils ont foncé sur moi à quatre avec la force sauvage d'un ouragan.

Personne ne se préoccupe des milliards de neurones que nous avons dans le cerveau, jusqu'au jour où ils décident de ne plus faire leur boulot. Privés d'oxygène, les miens ont paniqué, se sont bousculés et probablement entretués. Une fois le cessez-le-feu proclamé, ils ont compté leurs morts sur le champ de bataille. C'était trop tard pour que je sorte de mon lit et fasse de cet épisode une histoire intéressante à raconter autour de la table, chaque fois que nous aurions des amis à souper. De toute manière, on m'avait déjà déportée dans un hôpital plus grand où l'équipement de pointe et une armada de soignants ont réussi à me ressusciter. Pendant ce temps, je flotais dans un entre-deux, sans avoir conscience de l'affolement général.

Un jour, j'ai ouvert les yeux dans mon carcan pour la toute première fois. Autour de moi défilaient des visages aimés, mais aussi une collection de sarraus verts, blancs et bleus. J'ai rassemblé toute mon énergie pour secouer les fils auxquels j'étais rattachée et pour manifester mon désir de sortir de là, de reprendre les filles dans mes bras et qu'on nous laisse tranquilles. Des jours et des nuits se sont succédé, interminables, durant lesquels personne ne semblait me voir ou me comprendre.

Les sarraus, eux, articulaient clairement et leur pronostic tombait dans mon oreille comme une barrique de plomb au fond du puits. Coma. Pas de réaction. Stade végétatif.

«La débrancher, les ai-je entendus dire à mes proches réunis en nombre si impressionnant que je me suis tout de suite doutée qu'il ne s'agissait pas d'une journée comme les autres.

— Un instant ! » ai-je hurlé de tous mes poumons.

C'est alors que Népentès est apparu dans ma vie comme un sauveur. Tu peux cligner des yeux, m'a-t-il fait remarquer. Il n'a pas eu à le répéter. Je me suis mise à cligner jusqu'à ce que les fils, dont au départ je voulais me débarrasser, ne soient pas débranchés.

Avoir envie et avoir peur, à la fois de vivre et de mourir, est un travail exténuant que je ne souhaite à personne. Bien que j'aie toujours aimé me tenir dans la marge, je n'en demandais pas tant. La marge qui me ligote à un fauteuil roulant est beaucoup trop étroite pour la liberté qui, jusque-là, me servait d'espace vital. Je suis une femme qui court, qui rit, qui mange du homard, qui joue du violoncelle, qui fait l'amour. Je suis une femme qui accumule les projets de voyage, qui déborde d'idées au travail et d'invention à la maison. Je suis une maman attentionnée, une amoureuse quotidienne, une amie fidèle, une bibliothécaire passionnée. Je suis la reine du mouve-

ment et de l'indépendance. L'entrave et moi, ça n'a jamais collé.

Les nouveau-nés n'ont pas de larmes quand ils pleurent, mais j'en ai versé pour trois après le tir groupé. Pourquoi moi? me suis-je évidemment demandé dès que j'ai compris que mon corps avait été expatrié sur une île déserte et que les paquebots défileraient sur la ligne d'horizon sans m'apercevoir.

«C'est parce que tu fais partie d'une minuscule liste de véritables courageux, m'a soufflé Jeanne d'Arc.

— Ce n'était pas nécessaire, je n'y tenais pas mordicus, je vous le jure.

— C'est parce que tu es assez forte pour y arriver», m'a chuchoté Népentès avec une assurance renversante.



## Prison

En quelques décennies, Samuel et Nora ont greffé à leur arbre généalogique une flopée de garçons, une flopée et demie de brus, dix-neuf petits-enfants, indigènes ou importés, et, depuis peu, trois arrière-petites-filles. Cette abondante descendance, disséminée dans un rayon qui n'excède pas une heure de voiture de Shédiac, n'a jamais mis les pieds une seule fois dans notre immeuble. Nous faisons tous semblant que rien n'est plus naturel.

« C'est pas de leur faute, ils sont tellement occupés, m'explique pour la énième fois Nora en tricotant à mes côtés. Ils le font pas *par exprès*. »

Les aiguilles de Nora cliquettent aussi gaillardement qu'une machine à écrire sur le point de révéler enfin qui est l'assassin. La laine vert pomme qu'elle a fait venir de Moncton va devenir une couverture, des chaussons, un bonnet, une robe ou une

barboteuse. Je ne peux pas encore juger à partir des rangs qu'elle vient de monter. Nora l'enveloppera soigneusement dans du papier de soie et Samuel ficellera le colis qu'ils déposeront ensemble au bureau de poste. Ni l'arthrose, ni les remerciements rapides que les brus laisseront dans la boîte vocale de la réception n'empêcheront Nora de croire que ses mailles sont autant de mots d'amour qui réchauffent ses arrière-petites-filles. Nora elle-même a toujours froid et elle reste persuadée que la laine tricotée main représente le nec plus ultra de la sécurité thermique.

« Tu savais-tu ça, toi Angèle, qu'en Chine, y a une loi qui oblige les enfants à visiter leurs parents quand ils sont vieux? »

Elle a posé sa question sans lâcher son tricot et sans non plus attendre ma réponse. Je lui souris parce que sourire est encore ce que je sais le mieux faire, à part la patience.

« Peux-tu croire que si les enfants viennent pas, ils peuvent les mettre en prison? Tu connais Samuel : il voulait écrire au député pour qu'on passe la loi chinoise au Nouveau-Brunswick. Je lui ai dit, à Sam : "Quand tes gars seront tous les cinq en prison, va pas penser qu'on les verra plus souvent. Pis c'est sûrement pas leurs femmes qui feront un détour pour nous dire si ils mangent à leur faim derrière les barreaux!" »

Les aiguilles de Nora s'immobilisent dans un soupir. Nous écoutons toutes les deux le pas lourd du

gardien qui résonne dans un des couloirs sombres du pénitencier, le bruit métallique de son trousseau de clés et son poing ferme lorsqu'il frappe aux portes des cellules pour vérifier qu'aucun prisonnier ne s'est enlevé la vie durant la nuit.

Notre rêverie carcérale prend fin alors que Margot passe me saluer. Après le *rave*, tout le monde m'avait expliqué que c'était Ghislaine qui avait convaincu sa sœur de modifier ses plans pour accommoder les miens. Ça ne m'a pas étonnée. Avec Arthur et Doris, Ghislaine forme un trio d'anges discrets qui règne sur notre immeuble en semant de l'altruisme à tout vent. J'avais remercié Ghislaine, bien sûr. Mais, pour ne pas offusquer Margot et parce qu'elle y avait tout de même mis beaucoup d'efforts, je ne manquais pas de lui lancer une petite fleur chaque fois que je la rencontrais. Ce jour-là aussi, je lance.

Elle acquiesce en me tendant un visage satisfait. Puis, ses traits se figent. Peut-être aperçoit-elle une balle à saisir au bond car elle s'empresse de me demander si j'accepterais d'appuyer sa candidature au poste de présidente du comité des loisirs de la résidence.

« Nora t'a-tu dit? On est obligés de faire une élection parce que Ghislaine a décidé de se présenter contre moi. C'est pas pour me vanter, mais ma sœur a pas le quart de mon expérience pour l'organisation de fêtes. Hein Nora? Moi, ça fait dix ans que je fais

ça ! Pauvre Ghislaine, comment c'qu'a peut espérer *dealer* avec l'administration, timide comme qu'elle est ? C'est pas parce qu'elle est plus vieille que moi qu'elle est plus *bright!* »

Soudain, avec un haussement de sourcils qui fait mine de sceller l'affaire :

« Je peux compter sur vous autres, *right?* »

Nora, prise d'une urgente envie de faire pipi, ramasse sa laine et se défile avec son tricot en s'excusant.

Il paraît que l'homme préhistorique a inventé la parole pour remplacer les coups de gourdin. La mienne, si elle a quelquefois pu sembler explosive, n'a jamais été armée. Les mots me venaient naturellement, en abondance, tachetés de points d'exclamation, de mimiques et de pirouettes. J'étais bavarde, loquace, volubile. Plutôt jasante.

Aujourd'hui, je parle avec les yeux puisque les sons refusent encore de se former en signes audibles dans ma bouche. Entre ce que je veux dire et le moment où je me fais comprendre, il y a désormais un temps d'arrêt à cause de cet étrange alphabet destiné à me simplifier la vie, mais auquel je ne m'habitue pas. EASITNRULODCMPVQGFBHJXYZKW.

Jean-Dominique Bauby a vraiment placé la barre très haut en dictant son livre, lettre après lettre, avec

une seule paupière et en quelques semaines. Bien que je manie deux fois plus de paupières que lui et que je sois un peu moins verrouillée, je n'ai pas son aisance. Heureusement, je dispose de renfort.

Je réponds à Margot, une lettre à la fois, que je pense que sa sœur et elle formeront une équipe épataante. Je ne m'avance pas davantage, surtout que Margot McLaughlin vit ici depuis beaucoup plus longtemps que moi et qu'il n'est pas question que je me la mette à dos.

Elle insiste.

« On vote dans deux semaines. T'oublieras pas, hein? »

Parfois, le fait d'être la plus jeune et la plus démunie d'un groupe vous offre l'avantage du jeu sur le terrain. Dans mon cas, trois lettres magiques m'ouvrent toutes les portes de la sainte paix.

« F, A, T... »

— T'es fatiguée, Angèle? C'est OK, chère. J'veis te laisser te reposer. »

Margot partie, ma chambre et moi nous tournons les pouces.

« Je peux entrer? » me demande Népentès au moment où j'hésite entre broyer du noir et broyer du noir.

Avant de mourir, Jean-Dominique Bauby a eu le temps de fonder une association française de verrouillés. Pour me remonter le moral et que je me sente moins seule, Népenthès m'apprend qu'elle compte six cent cinquante membres et que ça veut dire qu'un Français sur cent un mille est aujourd'hui enfermé dans son corps. Si on extrapole ce chiffre à l'ensemble de la population mondiale, ça signifie que nous sommes environ soixante et onze mille trois cent douze personnes prisonnières, immobiles, tétraplégiques, muettes et vivantes.

C'est plus que la population entière de la ville de Moncton.

Pris d'une frénésie oratoire, Népenthès se lance dans un topo d'où il ressort que la prison est le lot d'un nombre encore plus grand d'êtres humains et que chacun se sert de ses barreaux comme il peut.

Mandela, dont les rêves dérangent, étudie le droit et casse des cailloux pendant vingt-sept ans en encourageant ses codétenus avec de la poésie et de la philosophie. Privé de crayons et de papier, Soljenitsyne, qu'on a enfermé au goulag parce qu'il s'est permis des mots durs envers le caïd soviétique, mémorise tous les jours durant onze ans ce qu'il compose et récite à ses camarades bagnards. Dostoïevski, gracié à la dernière seconde au pied de l'échafaud, passe quatre années dans un baraquement de Sibérie où se dessine un futur grand écri-

vain. Nelligan, interné par ses parents dans un asile, noircit du papier en écrivant sur demande et en reproduisant les poèmes des autres. Roger Auque, pris en otage à Beyrouth, lit des livres pour ne pas devenir fou dans l'espace réduit où il est confiné. Gandhi, lui, médite.

« Ça ne te donne pas des idées? me demande Népen-thès, plutôt fier de lui.

— Ça me donne surtout l'idée que ton exposé manque de femmes », que je lui réponds.

Jeanne d'Arc aussi a été enfermée. Comme Olympe de Gouges, Camille Claudel, Zelda Fitzgerald, Albertine Sarrazin, Aung San Suu Kyi ou Alys Robi. Et je ne parle même pas de la burqa et de la violence conjugale qui vous coincent dans une can-gue si lourde que l'âme peut facilement tomber en morceaux.

Après un plaidoyer féministe qui convaincrait le macho le plus encroûté, je finis par avouer à Népen-thès que j'ai peur que mon âme se fracasse sur mon moule de ciment.

« Vous les femmes, vous dramatisez toujours tout! » rétorque-t-il avec une insouciance qui m'exaspère et un esprit d'à-propos que je trouve totalement déplacé.

Un machin sourd et contenu se met à gronder dans la partie la plus souterraine de mon corps et cherche à attirer mon attention. Dans mon immeuble, nous sommes une écrasante majorité de femmes

à cause de l'espérance de vie. Je suis capable de remarquer que chacune fait les cent pas dans sa propre prison. Mais la mienne me paraît de loin la plus injuste, la plus dégueulasse, la plus...

« Arrête », m'ordonne Népentès en posant sa main sur mon front, là où se cachent le sentiment de plaisir, le renforcement positif et la régulation de l'humeur.

Il faut lui donner ça : Népentès sait y faire avec moi. Prise de court, je finis par me calmer. Au bout d'un moment je lui signale malgré tout, au hasard, que les mots *immeuble* et *immobile* partagent la même racine latine. Puis, petit à petit, je me laisse happer par la première brise un peu réconfortante qui passe.

Une caractéristique qui distingue assurément Montréal et Shédiac, c'est qu'il faut se rendre au Planétarium pour voir les étoiles à Montréal tandis que le ciel nocturne de Shédiac dispose d'une visibilité illimitée. Quand je tourne mon visage vers lui, non seulement je crois au miracle, mais le miracle s'approche, nonchalamment d'abord, puis en se pressant dès qu'il me reconnaît. Comme un aimant. Jusqu'à ce que nous nous jetions dans les bras l'un de l'autre.

C'est à cet instant-là que mes orteils, mes pieds, mes jambes se mettent à bouger. Je déplie les genoux et j'ouvre les bras. Mes coudes se courbent, mes mains se décadent, mes doigts se délient,

prêts à saisir la lune. J'étire le cou, les épaules, le dos et les hanches. Je fais de petites rotations avec mon bassin et je redécouvre avec soulagement la souplesse que j'ai été forcée de ranger dans un coffre-fort il y a bientôt quatre ans. Je sors de mon fauteuil, un peu ankylosée tout de même, et je pose la plante de mes pieds dans l'herbe humide du soir. J'avance. Je sens l'air qui se déplace à cause de moi au lieu de simplement me frôler avec du vent. J'avance encore dans la nuit, lentement pour profiter de chaque pas, vers papa et maman qui me regardent hébétés et qui dans une seconde n'en croiront pas leurs oreilles puisque mes cordes vocales se réveillent également.

Mes lèvres s'arrondissent pour former un mot. Je voudrais que le premier mot que je prononce clairement après bientôt quatre ans de silence soit éblouissant. Qu'il vaille la peine, qu'il aille à l'essentiel. Mais la joie de mes parents déborde trop pour que je leur demande que nous allions voir les filles. D'autant qu'il est tard et qu'elles dorment à cette heure-ci. Alors je cherche un mouchoir dans la poche de mon blouson, je le leur tends et je pare au plus urgent :

« Le cauchemar est terminé, il ne faut plus pleurer. »

Puis je les serre si fort qu'ils comprennent tout de suite que mon amour à leur endroit est infini, tout comme l'est ma reconnaissance pour toutes les années qu'ils ont passées à mon chevet.



## Mémoire

Dans un roman, l'élection d'une présidente de comité peut sembler minimalement affriolante. Chez nous, c'est devenu l'affaire du siècle, un coup de théâtre qui a désorganisé la résidence et rempli les couloirs d'électricité. Rien pour me déplaire.

Beaucoup de résidents ont déballé de vieux rêves qu'ils se sont empressés de faire valoir auprès des deux colistières : bibliothèque, cinéma, spectacles, conférences. Leur imagination prenait une tangente culturelle qui m'enchantait, vu que les activités sportives se trouvaient désormais hors de ma portée.

Chez mes voisins immédiats, les désirs se sont avérés plus terre à terre. Nora et Samuel voulaient qu'on prévoie des excursions dans un rayon n'excédant pas une heure de voiture de Shédiac et il ne fallait pas être sorcier pour constater que l'itinéraire qu'ils suggéraient les aurait conduits directement

chez leur progéniture. Arthur a proposé des visites régulières au cimetière, qui cachaient très mal le fait qu'il n'a pas les moyens de s'offrir le transport adapté pour lui tout seul. Alice Bourgeois réclamait un voyage organisé à Rome où elle espérait rencontrer le Saint-Père. «J'ai des affaires importantes à lui dire», a-t-elle ajouté en baissant la voix.

Ça discutait ici et là, mais principalement à la cafétéria où la fourchette levée d'un gladiateur du troisième âge peut vite s'assortir d'un haut degré de risque. Nous sommes passés, en un peu plus de quarante-huit heures, d'un silence alimentaire tout juste interrompu par les bruits de déglutition à un brouhaha de voix, de chaises qui se déplacent, de défis lancés au-dessus des assiettes et d'échanges verbaux pas toujours élégants. Les préposées s'affairaient aux quatre coins de la salle pour tenter de maîtriser la meute.

J'ai accueilli ce chahut avec soulagement. Moi qui ne fréquentais que rarement la cafétéria parce que la nourriture m'est interdite depuis bientôt quatre ans et que l'odeur, même d'une purée de pommes de terre, me rend folle de jalousie, je demandais désormais à assister à tous les repas de mes voisins. Je gardais les yeux ouverts et j'écoutais, pendant qu'un tube évitait aux calories de passer par mon œsophage. L'envie de me sentir à l'intérieur de la vie plutôt que coincée dans une note de bas de page est devenue plus forte que celle de manger.

Voletant d'une table à l'autre, Ghislaine consignait les demandes de tout un chacun dans un cahier qui

ne la quittait plus. De son côté, Margot découvrait, ahurie, que ses amis entretenaient des fantasmes dispendieux et elle se dépêchait de le leur souligner. Au train où allaient les choses, les deux sœurs ne s'adresseraient bientôt plus la parole.

Chaque fois qu'elle est de garde, Doris termine sa ronde chez moi. Nous avons institué ensemble un rituel qui prépare la nuit après le départ de mes parents. Rideaux. Brossage de dents et de cheveux. Médicaments. Couverture et draps bien calés sous le matelas. Vérification du système lié à la sonnette d'appel. Musique douce. Tamisage de la lumière. Secret. La photo des filles sur le lit, à mes côtés. Bonne nuit.

J'attends le secret de Doris comme les enfants attendent la suite du conte. Elle me parle quelquefois de mes voisins, souvent de sa famille, rarement d'elle-même, jamais de son amoureux. Un secret différent chaque soir.

Dans la semi-pénombre, la bouche près de mon oreille, elle me confie sa crainte de voir surgir des dommages collatéraux dans la résidence avec cette histoire d'élection et de comité des loisirs.

« On dirait que le monde fait plus rien que *s'ostiner*. Tu sais bien que Margot McLaughlin laissera pas sa sœur prendre sa place. »

Doris m'offre un silence préoccupé avant de chuchoter : « T'aurais pas une idée de comment on pourrait les faire *se raccorder*? »

Avant le tir groupé, ma mémoire se situait au-dessus de la normale et c'est de là-haut qu'elle et moi nous sommes inscrites à l'université. Le recteur en personne m'a remis mon diplôme en histoire avec un sceau rouge, des armoiries dorées et une myriade de perspectives. Je suis sortie de la cérémonie d'un pas résolu, déjà un peu chercheuse, éventuellement muséologue, assurément conseillère, pourquoi pas dans une ambassade, pourquoi pas à Londres ou à Paris? C'est quand je suis rentrée chez moi que mon enthousiasme a piqué du nez. Les offres d'emploi refusaient d'affluer. La mémoire collective avait déjà commencé à se décomposer et personne ne semblait avoir besoin d'une jeune et dynamique historienne au curriculum bien garni. Mauvais *timing*. Sur le coup, je n'ai pas su sur quel pied danser. Puis, alors que je rapportais des livres empruntés à la bibliothèque et que j'en choisissais d'autres sur les rayons, l'illumination : en devenant bibliothécaire, je travaillerais plutôt à réchapper ce qui pouvait encore durer.

Ne pas oublier a toujours fait partie de mes priorités. Or, si nos souvenirs sont stockés un peu partout dans le cerveau, c'est au plus profond qu'habite le petit cheval de mer qui dirige toutes les opérations relatives à la mémoire récente. Quand j'ai émergé du coma, mon hippocampe m'a fait faux bond pour la

première fois. Sans doute pour me protéger du désespoir, il a temporairement englouti un millier d'informations, dont de nombreux détails qui me concernaient au premier chef. J'ai dû demander qu'on me raconte, encore et encore, ma maison, mon mariage et la naissance des filles avant que le cheval accepte de reprendre du service.

«Ouvre un premier tiroir, Angèle», me suggère papa si un mot résonne dans le vide.

Et les tiroirs s'ouvrent, l'un après l'autre, jusqu'à ce que je trouve.

Lorsque Doris a parlé de calmer le jeu entre Margot et Ghislaine, mon ex-très bonne mémoire m'a d'abord rappelé que la toute première trêve répertoriée par les historiens avait eu lieu un matin de décembre, dans les tranchées de 1914, autour de chants de Noël. Je me souvenais du film qui a immortalisé cette accalmie et de l'enivrante conviction, en sortant du cinéma, qu'un jour les hommes découvrirait forcément le moyen de faire la paix.

«M, U, S, I, Q...» ai-je commencé à proposer à Doris.

Après bientôt quatre années d'allers-retours entre les urgences, la rue Main de Shédiac et les soins intensifs, je connais maintenant tous les ambulanciers, tous les médecins et toutes les gardes-malades du sud de la province. Pour m'enlever l'envie de me

jeter par la fenêtre quand la douleur est trop forte et que je ne comprends pas le tour que me joue encore une fois mon corps, ce réseau de nouveaux amis me tient la main et me parle doucement. C'est ainsi que je sais que l'une prépare un voyage au Mexique, que l'autre songe à retourner aux études, qu'on annonce une bordée de neige ou que le printemps sera tardif. C'est ainsi, surtout, que j'ai appris que Yann, lorsqu'il ne prodigue pas des soins médicaux aux gens qu'il installe sur une civière pour les conduire en vitesse à l'hôpital, joue, comme moi, du violoncelle. D'après ce qu'il m'a raconté un matin d'hiver, après m'avoir couvert le nez et la bouche d'un masque à oxygène pour m'empêcher d'étouffer, son trio commence à se faire une petite renommée à l'extérieur de l'Acadie.

En échafaudant notre plan, Doris et moi avons décidé, à l'unanimité, d'offrir le rôle principal à Yann.

Dieu, hésitant, se tourne vers moi et me demande de trancher : Angèle, entre les livres et la musique, que dois-je conserver ? Je choisis les livres parce que sans lecture il n'y a plus de mémoire, plus d'accès à la connaissance, plus de magie, plus de tremplin vers de nouvelles expériences, de nouvelles écritures, de nouvel héritage. Pourtant, si la terre se dépossédait de la musique, je crois qu'elle s'effondrerait de chagrin.

On dit du violoncelle que c'est l'instrument dont le son se rapproche le plus de la voix humaine. Pendant que mes filles se fabriquaient dans mon ventre, je posais doucement le manche dans ma main gauche et je collais la table sur leurs oreilles pour leur parler de Beethoven avec mon archet. Dans dix ans, dans trente ans, elles sursauteront en entendant une sonate. Elles s'arrêteront un moment en se demandant pourquoi elles croient reconnaître un mot d'amour. Le cœur immédiatement détendu, elles penseront peut-être à moi et ça les fera sourire.

Contrairement à celle des ordinateurs, la mémoire des hommes est sélective. Elle ne retient que les informations qui peuvent éventuellement lui être utiles ou qui feront le moins mal. Les Acadiens, par exemple, ont mis beaucoup d'efforts à déménager leurs institutions dans une ville dont le nom commémore un expert en déportation et en victoires de plaines d'Abraham. Robert Monckton se glisse désormais joyeusement dans toutes les conversations avec l'agilité d'un syndrome de Stockholm parfaitement assumé.

Je ne me rappelais pas précisément le nom du trio de Yann et pas non plus depuis quand je n'avais pas vu mes filles. Je savais simplement qu'elles me manquaient et qu'il n'était pas évident pour des enfants de bientôt quatre ans de venir passer une heure au chevet d'une maman qui ne pouvait pas leur lire une histoire. Un concert, en revanche, leur en mettrait

plein la vue. Puisque Doris allait communiquer avec Yann, ne pourrait-elle pas, par la même occasion, m'aider à téléphoner aux jumelles pour les inviter ?

Prudente, Doris a suggéré que nous ficelions d'abord la venue du trio de Yann à Shédiac. Puis, percevant probablement une pointe d'anxiété dans mes yeux, elle m'a promis qu'on appellerait à la maison samedi.

« S, E, C, R, E, T

— Certain que j'allons me taire, Angèle. Penses-y même pas ! »

Depuis, je ne sais plus arrêter de sourire et j'ai entendu maman et son naturel inquiet demander au docteur Moctar si par hasard des changements auraient été apportés à ma médication sans qu'elle en soit prévenue.

Népentès et moi allons et venons dans ma chambre avec une fièvre qui me donne le tournis.

« Quand tu auras le combiné à l'oreille, me lance-t-il, dis-leur que la musique est un cadeau qu'elles doivent déballer le plus tôt possible. Profites-en pour leur avouer que c'est pour elles et pour leur papa que tu tiens le coup. Confie-leur qu'il ne se passe pas une heure sans qu'elles ne surgissent à l'improviste dans tes pensées. Tu pourrais aussi... »

Je m'enflamme avec lui jusqu'à ce que je réalise qu'il me faudra une éternité pour leur épeler toute ma tendresse et que leurs presque quatre ans ne leur accorderont ni la patience, ni le b.a.-ba qui leur permettraient de me comprendre. Je finis par laisser Népenthès s'agiter tout seul.

Au fond, je n'ai qu'une envie. Courir avec elles dans un champ de myosotis, leur en cueillir d'énormes bouquets et rentrer ensemble, les bras chargés de fleurs. En espérant que quelqu'un songe à leur apprendre que *myosotis*, en anglais, se dit *forget-me-not*.



## Musique

Les papillons se déplacent sans faire de bruit. Doris a tout organisé avec la discrétion d'un papillon. Je vois bien à ses yeux cernés que ça n'a pas été simple, qu'elle y a mis des heures supplémentaires non rémunérées qui ont grugé son sommeil. Elle se pointe dans ma chambre le samedi, comme convenu, alors qu'elle aurait dû rester chez elle pour faire la grasse matinée, les mots croisés ou des courses.

« Demain à midi, me confirme-t-elle, excitée, avant de prendre le téléphone pour appeler chez moi. Tu veux leur parler ou c'est moi qui les invite? »

Rien ne me ferait davantage plaisir que de souffler quelques mots à l'oreille des filles. À l'une je chanterais une chanson et je lui apprendrais le refrain pour qu'elle le reprenne avec moi en claquant des mains et en dansant sur la pointe des pieds. À l'autre, je raconterais une histoire de princesse qui, du haut de

la tour dans laquelle on l'a enfermée, rassemble les ingrédients d'une recette magique que lui a enseignée sa grand-mère pour venir à bout des dragons et des sorcières.

«T, O, I»

Mon mari a assuré à Doris qu'il ferait de son mieux pour passer le lendemain avec les filles. Ce n'est pas exactement une promesse, mais elle m'accompagne toute la journée tandis qu'un soleil pâlot s'efforce d'effacer l'hiver une fois pour toutes. Maman pousse mon fauteuil dans la gadoue des trottoirs de Shédiac, non sans difficulté. Elle me parle de l'espoir qui suit les mois polaires.

«Plus longue est l'attente, plus grand est l'espoir, tu ne crois pas?» me demande-t-elle de sa voix encourageante qui cherche toujours à semer quelque joie en moi.

Je n'entretiens plus que des rapports virtuels avec la plupart des verbes de la langue française, mais je me débrouille encore impeccablement avec *attendre* et *espérer*. Bien qu'ici, en Acadie, les deux mots tendent à se confondre, je les distingue, pour ma part, clairement. J'attends le lever du jour, le moment de la promenade, le temps du secret avec Doris. J'attends l'été et mon anniversaire, Noël et le baiser de mon mari. J'attends la visite, un massage, des nouvelles de mes amis. J'épie, j'imagine, je patiente, tapie dans ma tête, prête à bondir. Je compte les

heures, les minutes et les secondes. Attendre est la besogne qui m'occupe le plus intensément depuis bientôt mille quatre cent soixante jours.

J'espère que mes filles pourront venir.

Autrefois, m'habiller ne constituait pas une opération très complexe. Trois jupes, deux pantalons, quelques chemisiers, ma garde-robe entière tenait dans un bagage à main. Un café, une douche rapide et je choisissais mes vêtements en moins d'une minute. Ma jupe courte et mes collants mauves pour les grandes occasions. Une écharpe pour les réunions. Un *jogging* que j'usais à la corde avant de me résoudre à le remplacer par un modèle identique. Je ne portais rien de princier. Sauf, comme Marilyn, une larme de Chanel n° 5 dans le cou et sur la face antérieure des poignets.

Quand le dimanche matin se présente enfin, je ne me décide pas et la préposée, une nouvelle qui se prénomme Anaïs et qui m'habille pour la première fois, commence déjà à manquer d'endurance. Au troisième essai, je cède et consens à porter la veste en polar de l'Université de Moncton, bien que ma préférence aille vers quelque chose de plus élégant. Je décide de compenser avec un peu de maquillage. Du rouge à lèvres, par exemple.

«R, O, U, G, E...

— Y a rien de rouge dans tes tiroirs, Angèle. T'es belle de même.

— M, A, S, C, A, R, A

— Ben non, t'as pas l'air d'une mascarade. T'es *cute* à mort.

— F, A, R, D... À...

— *Mosus*, Angèle! Je comprends pas c'que tu m'dis, chère. J'veais aller chercher de l'aide.»

Je suis épuisée et elle aussi. Népenthès est absent. Il s'active probablement auprès des filles qui doivent se demander pourquoi maman les convoque. Je veux qu'elles me voient sous mon meilleur jour. Dix minutes passent.

Une demi-heure. Une heure. Puis deux.

Un peu avant midi, Anaïs revient avec le mélange industriel qui me sert de repas. Elle a oublié qu'elle m'a oubliée. La tirette de la fermeture éclair de mon polar me pince le sternum, mais je laisse tomber. Je prends plutôt mon courage à deux mains pour lui demander de me transporter à la cafétéria.

Je quitte finalement ma chambre pour découvrir, soulagée, que j'ai réussi à devancer la musique. On n'entend que le flot humain qui sort de la chapelle en parlant fort, le rythme désordonné des fauteuils, des marchettes et des cannes et le bruit d'une cen-

taine de chaises qui raclent le plancher de vinyle à l'unisson. Ça sent le poulet grillé et la tarte au sucre. Après tout c'est dimanche et la cuisine ne lésine pas sur le menu quand c'est le jour du Seigneur.

Ghislaine est attablée avec Arthur, Samuel et Nora. Elle me fait signe de les rejoindre, mais je préfère ne pas trop m'éloigner de l'entrée pour voir Népenthès s'approcher avec les filles. Je n'aperçois pas Doris et je me dis qu'elle doit être postée à la fenêtre, prête à accueillir les musiciens. Je cherche des yeux Alice Bourgeois parce que, compte tenu de son lien étroit avec la tarte au sucre, elle ne manquerait pas un repas du dimanche même si elle apprenait que son taux de glycémie a dégénéré en diabète de type un. Je ne la repère pas, mais une marchette grommelle au fond de la salle et je devine qu'elle est parmi nous.

À Ottawa ou à Montréal, les ambulances courent à ce point les rues qu'elles ne suscitent plus qu'un léger agacement chez les conducteurs qui doivent ralentir et se ranger au bord de la chaussée pour laisser passer le blessé, et à peine un sursaut chez les piétons qui parfois détournent le regard. À Shédiac, l'ambulance fait encore de l'effet. Ceux qui se trouvent sur sa route croisent les doigts pour que le véhicule ne clignote pas chez un proche.

Neuf fois sur dix, les sirènes s'amènent à notre résidence et, pour nous ménager, la fourgonnette

éteint son alarme, ralentit et se dirige vers l'une des portes situées à l'arrière du bâtiment lorsque ce n'est pas une question de vie ou de mort. Malgré ces précautions pour motifs humanitaires, il y a souvent quelqu'un dont la vision est encore assez bonne pour distinguer au loin qui s'empresse de nous alerter et de verser un peu de détresse dans les couloirs.

Doris vient me prévenir que Yann et ses amis sont arrivés comme prévu, à midi tapant. L'ambulance s'est garée en douce près de la porte de service. Yann transportait son violoncelle dans un sac à dos et son lutrin à deux mains. Le violon était celui d'une jeune femme aux cheveux longs et l'alto appartenait à un barbu poivre et sel aux allures de dandy. Doris leur a ouvert la porte et ils se sont dirigés vers la cuisine pour y déposer leurs manteaux et s'installer en attendant que la conversation se dégrade. Personne n'a dû les voir parce qu'aucun oiseau de malheur ne s'est précipité vers la cafétéria en criant au loup.

Une fois Doris repartie vers nos trois invités, je note que les débats tardent à se remettre en route et j'ai peur que notre effet de surprise ne fasse patate, tellement le climat favorise la détente. On rigole à gauche comme à droite, on remplit les verres d'eau, on déplie les serviettes. Si ça continue, il n'y aura bientôt plus que le va-et-vient des cuillères à soupe dans un brouillard d'indifférence.

Heureusement, sitôt le potage servi, un monsieur de l'aile ouest, un ancien professeur d'art dramatique qui en impose avec sa voix habituée aux déclama-

tions, demande aux candidates de se prononcer sur la possibilité d'aménager un bar dans la salle communautaire. Un bar? Murmures nerveux dans la salle. Il en rajoute en estimant qu'il faudrait aussi modifier l'éclairage pour favoriser une ambiance feutrée. Cette fois, le silence se répand autour des assiettes.

«Et n'allez pas nous sortir vos arguments financiers, parce que j'ai ici un devis qui démontre que c'est tout à fait abordable.»

Je jubile en voyant Margot se lever la première et patiner pour expliquer que l'alcool n'entre pas dans la définition de tâches du comité des loisirs. Le léger désordre autour du monsieur se gonfle rapidement quand celui-ci affirme, sur le ton d'un Cyrano prêt à sortir son épée, que les néons au plafond représentent, selon lui, une atteinte aux droits de la personne.

«Ben voyons, François! I' faut déjà qu'on se pousse à trente pieds pour fumer une cigarette. Tu penses pas vraiment qu'i' vont nous laisser boire une bière en dessous d'un abat-jour avec le cul dans un *lazy-boy* en cuir!

— Si on laisse la bière entrer *icitte*, les hommes vont virer fous! Moi, je suis contre!

— Câlisse de folle!

— Hé! Fais attention à ton langage, on n'est pas à la taverne!

— Wô! On se calme. Monsieur François a seulement donné son idée. C'est encore légal de donner son idée.

— On le sait que t'as un *crush* sur François. Tout le monde sait ça.

— Mêle-toi donc de tes affaires, Constance Leblanc. T'es tellement jalouse que si j'avais des poux, tu voudrais en avoir, toi *itou*. »

Ça y était enfin, le diable à quatre, comme d'habitude. Je tends l'oreille.

Il n'y a peut-être que moi qui reconnais les premières notes du violoncelle. En revanche, lorsque le violon intervient à la troisième mesure, la moitié de la salle s'est rassise et les « chut! » fusent. À l'entrée de l'alto, tous les visages sont tournés vers le comptoir de la cuisine où on n'aperçoit que le manche du violoncelle et le bout des archets. Des fauteuils roulants se rapprochent de la musique. Quelques tables s'agitent encore un peu, mais même Margot se statue quand les trois instruments superposent leurs voix. Monsieur François s'accoude en se tenant la tête, comme pour mieux écouter de sa bonne oreille. Plusieurs de mes voisins ferment les yeux et je fais comme eux. Le *Canon* de Pachelbel a lancé ses colombes en visant juste. Au bout de quelques minutes, les potages refroidissent dans les assiettes à soupe tandis que le silence des combattants a nettement réchauffé l'atmosphère. Le trio enchaîne avec

des extraits de Mozart, puis de Bach. Je vagabonde, à quelques mètres seulement de la grille du paradis.

Une chose étrange se produit pendant le premier mouvement de Mozart. Je danse. Les bras en l'air. Les pieds impatients. Une grâce inattendue me tire de mon siège et me fait tourbillonner sur le plancher, m'entraîne au-dessus des tables, m'attire vers la première fenêtre entrouverte.

Mon imagination est capable de tout. Je soulève mes paupières pour ne pas tomber de trop haut. Tout semble normal. Le violoncelle, le violon et l'alto exécutent leurs tours de passe-passe. Je suis dans mon fauteuil roulant. Le calme règne sur les spectateurs attentifs. Rien ne bouge.

Sauf le petit doigt de ma main gauche.

Peut-être que je crois qu'il bouge. Peut-être que je veux tellement qu'il bouge que j'hallucine. Je ferme et rouvre les yeux plusieurs fois de suite pour en être bien certaine. Il continue à se déplier sur demande.

Quand les musiciens se lèvent pour saluer et que leurs têtes apparaissent au-dessus du comptoir, tout l'immeuble s'est entassé dans la cafétéria et ni le personnel, ni les résidents ne contiennent leur émotion. Le concert est un triomphe. Au bout d'un long moment, l'ovation se calme et Margot se lève tant

bien que mal en essuyant une larme. Sa serviette de table chiffonnée à la main, elle s'adresse d'une voix tremblante au public conquis :

« Écoutez. Je peux rien garantir pour l'alcool pis les lumières, mais p'têt'e qu'on pourrait avoir des concerts une fois de temps en temps. »

Un ronronnement joyeux vibre dans l'assistance. Les musiciens se promènent parmi la foule qui les assaille. Les préposées donnent un coup de main au personnel de la cuisine pour réchauffer les potages et le service reprend lentement. Les vieillards les plus forts déplacent des tables pour les fusionner en suivant galamment les consignes de ces dames.

Moi, je me pâme sur mon auriculaire qui sait désormais applaudir tout seul.

## Mouvement

Une odeur de brûlé entre dans mes narines et me laisse croire que le poulet sera resservi d'ici quelques jours, réduit en menus morceaux et recyclé dans un hachis quelconque.

«Où sont les filles?» me demande Doris qui accourt vers moi, les joues roses et le visage radieux.

Je jubile autant qu'elle. Voyons, Doris! Tu vois bien qu'elles sont là, sagement assises près de moi. Népentès les a déposées à bon port juste à temps pour les premières notes du concert et, depuis, elles encaissent le choc. Elles viennent de découvrir la beauté. Elles ne s'y attendaient pas, même si je les avais prévenues. Tu sais comment sont les petites filles avec une demi-maman. Elles ne m'ont pas crue tout de suite. Mon petit doigt me dit pourtant qu'à partir de maintenant, tout ça va changer. Regarde, regarde!

Je n'ai évidemment pas l'occasion de lui fournir le détail, mais je souris comme une bienheureuse. En échange, Doris me sert un regard mi-figue, mi-raison dont je n'ai pas le temps de saisir le sens parce qu'il se disloque en une fraction de seconde.

Le premier bip strident de l'alarme à feu nous défonce les oreilles. La joie du concert vire au branle-bas. Un bruit d'arrosoir s'ajoute à la clameur. Ce sont les gicleurs, m'explique Doris. Leurs jets d'eau lancent des éclaboussures qui me rafraîchissent le visage et les mains. En temps normal, ça me ferait vraiment plaisir. Mais les cris s'amplifient. Des chaises tombent et aussi de la vaisselle. Plusieurs voix donnent des ordres — «Par ici!», «Écoutez-moi!», «Pas de panique» — qui se perdent dans le vacarme. À cause de mon gavage, je suis en position semi-inclinée. Le point de vue idéal pour apprécier la vitesse à laquelle les nuages de fumée roulent au plafond.

Seule, je serais paralysée, si tant est que je puisse m'immobiliser davantage. Un auriculaire qui remue incognito ne suffit pas. Par chance, Doris est une pro. Elle déverrouille mon fauteuil, l'empoigne et s'empresse de nous diriger vers la sortie. De mon côté, j'attrape les filles. Elles adorent faire la course en fauteuil roulant. Après m'avoir installée dehors, à bonne distance de l'immeuble, Doris me dit de ne pas m'en faire, que tout va bien se passer.

«Ils ont besoin de mon aide mais j'allons revenir tantôt, quand tout le monde sera sorti. C'est-tu pas une chance que je soye venue un dimanche!»

Elle repart en courant, mais se donne tout de même la peine de se retourner pour me lancer :

« C'était un maudit beau concert, Angèle ! »

Ce n'est jamais simple d'évacuer un immeuble et ça l'est encore moins lorsqu'il s'agit d'une résidence pour personnes âgées à la fin de l'hiver. Entre brûler vif et vivre encore, mais sans la photo de son époux, le dessin du petit-fils ou la dernière lettre d'un proche, tous ces trésors du patrimoine mondial qui sont généralement cachés dans le tiroir de la table de chevet, beaucoup de vieux préfèrent se consumer. Le personnel a donc dû faire de multiples allers-retours jusqu'aux chambres pour persuader les hommes et les femmes les plus récalcitrants de sortir.

L'évacuation m'a semblé durer un siècle. Les pompiers bénévoles sont apparus en même temps que les couvertures apportées en hâte par des maisons voisines. Mes parents inquiets ont suivi puis, quelques minutes plus tard, on a vu la voiture du docteur Moctar surgir au milieu de l'allée à cent vingt kilomètres à l'heure. Yann s'est remis dans la peau d'un ambulancier puisque plusieurs personnes se sont retrouvées sur un brancard. Ses amis l'ont secondé. Une deuxième ambulance s'est présentée. La moitié de la ville a convergé chez nous. La télévision a dépêché un car de reportage.

Je reçois toutes ces explications au fur et à mesure, tandis que ça geint ou parle fort autour de

moi. Le ton baisse un peu quand l'alarme se tait enfin. Là où Doris m'a placée, je ne peux pas voir la fumée, pas savoir si le feu a quitté la cafétéria pour se loger ailleurs. Mais je finis par glaner des précisions. Déterminés à traquer jusqu'au dernier tison, les pompiers continuent d'arroser, une fois le feu éteint. L'immeuble a tenu le coup. Il est cependant trop noir et mouillé pour que nous retournions attaquer le plat principal.

Compte tenu de l'agitation, personne ne songe à me donner la parole. Papa me frictionne les épaules et les bras pour me garder au chaud. Maman s'occupe elle-même de retirer le sac vide toujours relié à mon estomac alors que la pompe sonne la fin de mon repas depuis un moment.

Croiser un authentique miracle pousse à réfléchir. Dehors, sous une couverture de laine grise qui ne m'empêche pas d'avoir froid, je n'ai rien d'autre à faire. Je cherche mes parents des yeux. Ils téléphonent à ma sœur. Ou encore Doris, Yann, Ghislaine, Arthur? Quelqu'un à qui confier mon doigt. Mais j'abandonne parce que les gens sont debout et mon champ de vision, bouché comme l'autoroute à l'heure de pointe.

Les filles collées contre moi, je repense à ma famille. Chaque fois que mon mari vient me voir à la résidence avec les petites, il pleure. Ce n'est pas le genre d'information qu'il voudrait que j'ébruïte parce

qu'il a sa fierté et qu'un mari aime bien qu'on le voie sous son meilleur jour, quel que soit l'angle. D'ordinaire, il s'annonce au moins une semaine à l'avance. Ma chambre se vide à son arrivée pour nous laisser un peu d'intimité. Les filles sortent leurs toutous et jouent par terre. Mon mari s'assoit dans le fauteuil gris-bleu. Je regarde ses larmes couler, impuissante à le consoler puisqu'il ne me propose pas mon foutu alphabet.

Chaque fois que nous passons un moment en famille, on dirait que nous sommes en vacances dans l'antichambre d'un salon funéraire.

De temps à autre, la foule s'ébranle. Les pompiers nous demandent de reculer encore et je roule trente mètres plus loin avec les autres. Sur ces entrefaites, des autobus arrivent pour nous déplacer. J'entends quelqu'un demander : « On va où ? »

Je serre les filles un peu plus fort. Je leur chante une berceuse que je rythme du doigt. La nuit court après le jour. Le jour court après la nuit. Ils font le tour de la cour. Bon dodo mes amies. Je me sens mieux. Je me sens comme si notre vie n'avait jamais été cambriolée.

Cette fois, on nous avise que tout le monde va devoir quitter les lieux. À la seconde où mon fauteuil se remet en marche et que je m'y attends le moins, je vois apparaître mon mari et les filles.



## Embellie

C'est peut-être vrai qu'à toute chose malheur est bon. Nous sommes entassés dans le gymnase de l'école primaire, en attente d'une assignation à résidence. Il faut nous reloger et la priorité est accordée aux fauteuils roulants. Arthur et moi patientons avec d'autres pendant que Ghislaine, pour lui, et mon mari, pour moi, nous négocient des passe-droits. Le plus souvent possible, j'agite le petit doigt pour alerter quelqu'un, n'importe qui. Personne ne le remarque. Ça ne me dérange pas outre mesure, ma bonne nouvelle aura son heure. Et puis les filles sont là.

Elles ont raté le concert, mais c'est la première fois depuis bientôt quatre ans que je peux les observer aussi librement. Au fond de ma chambre, elles n'ont pas d'espace pour leurs acrobaties d'enfants. Par contre, la taille du gymnase leur va à merveille, bien qu'elles y paraissent plus petites que d'habitude. Mini-prodiges sur deux pattes, elles distribuent du

soleil à pleines mains. Je ne me lasse pas de les regarder. Leurs cheveux ont poussé. Leur vocabulaire s'étend maintenant à perte de vue. « Regarde, je peux faire du vent avec mes pieds », lance l'une en faisant tournoyer sa jupe. « Non moi, regarde ! Je marche sur l'équilibre », renchérit l'autre, les bras écartés.

Elles ne se font pas prier pour improviser un spectacle devant mes parents qui, comme moi, les couvent des yeux. Un cercle se forme autour d'elles. J'ai peur de ne bientôt plus les apercevoir, mais quelqu'un a la gentillesse de déplacer mon fauteuil. La fierté me grise. Ce sont mes filles. Même si je ne peux pas encore les applaudir, pas les serrer contre moi, pas leur parler. Même si elles me regardent de cet air inquiet qu'elles sont allées chercher ailleurs que dans l'enfance. Elles et moi, c'est pour la vie.

Nora fonce sur nous en larmes et coupe l'herbe sous le pied de ma béatitude maternelle. Une préposée doit intervenir pour lui faire ralentir le débit et rendre ses hoquets compréhensibles.

« J'aurais jamais pensé. Pas d'elle ! Si j'avais su... Mon père disait qu'i' faut pas aller plus vite que le violon. I' faut croire qu'on était trop pressés. C'est ben pour dire, hein ? Je peux juste pas le croire ! »

Croire quoi ? Arthur et moi nous regardons, perplexes, et c'est lui qui réussit à remettre Nora dans un corridor moins opaque. « Commence par le début », lui propose-t-il. C'est ainsi que nous

apprenons qu'une des brus de Nora, celle qui vit avec son fils comptable, est ici, dans le gymnase. Elle s'appelle Sylvie et la seule fois où Nora et Samuel l'ont rencontrée, c'est au deuxième mariage du comptable. Du bout de son voile de tulle, elle s'était sentie autorisée à les asseoir à l'extrémité de la table d'honneur, presque dans les plis du rideau. Nora et Samuel ne figurent d'ailleurs sur aucune des photos du mariage. En entendant la nouvelle du feu à la radio, Sylvie a pourtant parcouru les vingt-trois kilomètres qui la séparent de Shédiac et elle s'est démenée parmi la masse de gens présents pour surprendre ses beaux-parents. Ceux-ci ne l'ont pas reconnue et elle a dû sortir son permis de conduire pour qu'ils la croient. Elle leur offrait de les héberger chez elle, à Cap-Pelé.

«C'est le plus beau jour de notre vie», conclut Nora avant de rejoindre son Samuel et leur nouvelle bru chouchou.

Après la naissance des filles et mon séjour en réadaptation, lorsque ma famille s'est retrouvée sens dessus dessous et que mon mari n'a pas eu assez de bras pour donner deux biberons à la fois, lorsqu'on m'a installée dans ma petite chambre aux murs crème et que j'ai pris du temps à trouver le mode d'emploi de ma nouvelle vie, mes parents sont, une fois encore, venus à mon secours. Ils ont fait leurs adieux à leurs collègues de travail, ont rempli leur voiture de boîtes, fermé leur maison et conduit

pendant cinq heures et demie sans se retourner. Papa et maman ont déménagé à Shédiac.

Mon mari revient vers moi accompagné du docteur Moctar. Par une sorte d'enchantement qui s'harmonise avec les montagnes russes de la journée, Moctar me permet d'habiter chez mes parents à deux conditions. Une infirmière passera me voir plusieurs fois par jour et je dois promettre d'entrer à l'hôpital au premier signe de fragilité. Je promets en battant du doigt. Un peu plus et je lui exécutais une danse de la joie avec saut de biche, cabriole, ciseau, saut de chat et mon célèbre grand écart, les bras tournés vers le ciel. Moins pressé, le docteur remarquerait à quel point je suis en bonne voie de guérir.

Il n'y a pas que Nora, Samuel et moi qui trouvons du réconfort dans l'incendie de la cuisine. Quand Moctar et mon mari repartent régler les derniers détails de mon déplacement, Arthur se penche vers moi, plus vigoureux que d'habitude.

« Elle a dit oui. »

Je constate que la confusion qui règne dans le gymnase atteint désormais le cerveau de mes amis. En soupirant, je fixe Arthur de mes yeux les plus interrogateurs.

« Ghislaine. Elle a dit oui et on va se marier. »

S'ils le pouvaient, mes bras tomberaient. Pourtant, des détails me reviennent *in extremis*. Ghislaine devenue coquette avec des rendez-vous chez la coiffeuse et un peu de poudre sur les joues. Ghislaine demandant à Arthur de l'aider à recenser les souhaits des résidents et, pour cette raison, attablée avec lui bien après le couvre-feu. Ghislaine répondant du tac au tac à sa sœur avec une désinvolture toute neuve qui lui réussissait. Ghislaine si effacée, dégageant désormais la confiance d'un paon. Ce que j'avais spontanément mis sur le compte de la campagne électorale relevait en fait d'une histoire beaucoup plus romanesque et totalement inattendue, étant donné qu'à eux deux, Arthur et Ghislaine ne disposent pas d'un avenir très extensible.

« Est-ce que tu accepterais d'être notre demoiselle d'honneur ? »

Malgré les largesses inattendues de cet après-midi-là, la fatigue et le bruit nous rendent mollaçons. Par moments, notre regard tombe sur Anaïs qui noue et dénoue ses mains avec la régularité d'une horloge suisse. Adossée à un mur du gymnase, elle semblait peu encline à participer à l'agitation générale jusqu'à ce qu'une de ses collègues lui confie une caisse de bouteilles d'eau. Par la suite, nous l'avons vue sillonner le gymnase aller-retour, d'un panier de basket-ball à l'autre, l'air perdue au milieu du fouillis. On aurait dit qu'elle évitait de poser le pied sur les lignes

blanches des courts de badminton, ce qui, à cause de la foule, ne s'est pas avéré un objectif réaliste.

À quatre heures trente, j'étais convaincue qu'elle croyait sa journée de travail terminée et qu'elle s'apprêtait à rentrer chez elle. Mais elle a balayé la salle du regard et, contrairement à ce qu'Arthur et moi avions envisagé avec une certitude qui est loin de nous honorer, elle n'a même pas sourcillé avant de poser son sac et de reprendre du poil de la bête. Le jour du feu, Anaïs est l'une des dernières à avoir quitté le gymnase.

Après le beau temps, la pluie. Mes filles m'embrassent timidement. Mon mari dépose quelques mots dans mon oreille. Demain, le travail et la garderie. Ce soir, le souper, la vie quotidienne. Il doit repartir. Il reviendra avec les filles, promis. Je n'ai pas le temps de lui demander quand. Je n'ai pas le temps de lui annoncer ma bonne nouvelle.

## Sourdine

Chez mes parents, c'est la fête pour me faire oublier le feu et probablement surtout pour mettre une sourdine à l'absence de mon trio familial qui se débrouille de nouveau sans moi. Ma sœur Heidi a obtenu le lundi en congé et elle me fait la surprise de débarquer avec son mari. Mes frères sont là. Il ne manque que papa qui est resté à la résidence pour constater les dégâts. Profitant du fait que nous ayons le quorum, je demande la parole.

«R, E, G, A, R, D, E

— Quoi, Angèle? Qu'est-ce que tu veux qu'on regarde?

— D, O, I, G, T »

Comme d'habitude, mon message met un temps infini à se formuler clairement. Mon plus jeune frère est le premier à découvrir le pot aux roses. À partir

de là, toute la soirée se déroule autour de ma main gauche. Je raconte. Le concert. Mozart. Le miracle. Chez mes parents, le bonheur est à couper au couteau. C'est Noël en avril et je me sens comme la fée Clochette, sur le point d'atterrir enfin dans le monde des humains.

Cette première nuit à l'extérieur de la résidence, couchée sur le lit articulé que mes frères et mon beau-frère ont eu tout le mal du monde à faire entrer dans la maison, je ne tiens pas en place. J'écoute le plancher craquer, le vent siffler à l'extérieur, papa rentrer tard, maman chuchoter, papa éclater de joie, le mari de ma sœur ronfler. Très vite, tous ces bruissements s'habituent à moi. Sans le savoir, ils m'aident à entreposer mon cœur de mère et d'épouse pour lequel je crois avoir enfin découvert un lieu sûr. Quand toute ma main pourra les caresser, j'inviterai ma famille. J'ai fait promettre à tout le monde de ne rien dire encore à mon mari. Je veux d'abord voir où va m'entraîner mon doigt. Je m'endors sans même me rendre à mon troisième mouton.

Il faut que j'avertisse Doris de mes progrès. Mon premier réflexe, le lendemain matin, est de demander des nouvelles de mon amie. Maman et Heidi me répondent d'une seule voix, assez vaguement, avant d'enchaîner sur la grande corvée que papa organise pour remettre la résidence sur pied. Je ne fais pas

attention à ce détournement que j'attribue à l'ambition de l'initiative paternelle, trop considérable pour ne pas s'inclure dans toutes les conversations.

Mon père manie le marteau, la scie et la grandeur d'âme avec la dextérité d'un artiste. Tandis que d'autres s'outillent jusqu'au cou pour bricoler des matériaux achetés à prix d'or et s'en vanter durant dix ans, papa ramasse de vieilles planches et quelques clous et, en un tour de main, il nous construit un cabanon. La teinture du cabanon n'a pas fini de sécher que surgit une rampe d'accès. La table de la cuisine. Un meuble de rangement. Le banc sous la fenêtre. Papa refait constamment le monde avec son ciseau à bois. La veille, une fois la suie retombée sur le sol de la résidence, il s'est offert une visite guidée des lieux avec la directrice de l'établissement, une dame qui vit à Moncton et ne se déplace à Shédiac qu'en cas d'incendie. Je ne sais pas exactement ce qu'ils ont convenu sinon que mon père s'est retrouvé, en fin de soirée, à la tête de plusieurs bataillons de bénévoles. Nettoyeurs de site, quémandeurs de quincaillerie, livreurs de matériaux. Papa et ses recrues se sont aussitôt mis à l'œuvre, beaucoup plus tôt que l'horaire recommandé par la Commission des normes du travail.

Comme prévu, l'infirmière passe me voir avant le petit-déjeuner. La famille s'empresse de lui révéler mon premier mouvement qui s'est déclaré en même temps que celui de Mozart. Elle observe, tête,

questionne et note. Elle croit d'abord à un spasme, puis elle est forcée de constater que mon auriculaire obéit au doigt et à l'œil. Elle en parlera à Moctar. Sa joie, moins débordante que la nôtre, nous déçoit un peu et, dès que l'infirmière a le dos tourné, ma garde rapprochée me fait rire aux larmes en imitant effrontément les gestes trouble-fête d'un éteignoir.

Après, chacun doit repartir vers sa routine, les uns au nord-ouest, les autres plus au sud. Papa étant retenu sur le chantier jusque tard le soir, maman, l'infirmière et moi formons un trio désorienté, puis un duo presque désœuvré une fois que mon pouls, ma pression, mon gavage et ma température passent les tests de l'après-midi. Nous avons quelques heures devant nous.

«Je vais mettre les draps et les serviettes à laver puis, après, qu'est-ce qui te ferait plaisir, Angèle? Une promenade au parc? De la musique? Veux-tu qu'on regarde un film?

— D, O, R, I, S »

Les yeux de maman me répondent avant sa bouche. Sa voix trop douce jette de l'huile sur un sentiment que la bousculade de la veille a enfoui, mais dont les contours se dessinent avec une précision inquiétante.

«Doris est en congé, Angèle. Tant que la résidence ne rouvrira pas, elle ne peut pas venir travailler.

— T, E, L, E, P, H, O...

— Tu ne penses pas qu'on peut la laisser se reposer un peu ? Après toutes ces émotions ? »

Puis maman se rue sur sa machine à laver comme si notre vie à tous en dépendait. Ce n'est pas parce que je suis hypothéquée de la tête aux pieds que je ne sais pas enfoncer le clou. M'agiter, gémir et attirer l'attention font encore partie de ma sphère d'activités, bien que ce ne soient pas celles que je préfère et que je les réserve pour les grandes occasions. Maman n'a même pas le temps de séparer le blanc et la couleur. Elle revient vers moi.

« D'accord, dit-elle en s'assoyant. D'accord. »

Maman choisit ses mots pour me dire que Doris est hospitalisée depuis le feu. Ils l'ont trouvée inconsciente sur le plancher de ma chambre. Elle avait la photo de mes filles à la main et trop de fumée dans les poumons.



## C(h)œur

Je mets quiconque au défi de trouver une différence entre Saint-Basile, Ottawa, Poitiers, Montréal, Campbellton, Moncton et Shédiac lorsque vient le temps de se serrer les coudes. Je suppose qu'il faut partout un *big bang* pour que les cœurs se dilatent et que le regard se dirige au-delà du seuil de sa propre entrée.

Presque chacune des rues de Shédiac hébergeait maintenant un ou deux vieux que leurs hôtes bichonnaient comme s'il s'agissait de majestés en exil. La plupart des maisons sans invité s'affairaient aux fourneaux et on voyait circuler madame Unetelle ou monsieur Chose avec, dans les bras, un plat de lasagne, des assiettes de sandwichs, de la mousse au chocolat et des litres de soupe aux légumes. Au milieu de tout ce va-et-vient, on reconnaissait Moctar qui trimbalait dorénavant son stéthoscope et sa pharmacie de porte en porte.

L'école a organisé une corvée de nettoyage. Mon père a recruté plus de bras que nécessaire. Plusieurs commerces, encore fermés puisque la saison des touristes ne démarrait que dans deux mois, ont illuminé leurs façades le soir et offert gracieusement leurs produits de luxe aux gens de l'endroit. La ville a refait connaissance.

Quand la brèche s'ouvre, c'est pour de bon.

J'aurais forcément fini par savoir que Doris était hospitalisée et je ne sais pas pendant combien de temps on pensait me le cacher. Un inconnu a frappé chez mes parents pour me rencontrer. Il s'appelait Garand, expert en sinistres, et j'ai écouté maman lui demander s'il était parent avec les Garand qui tenaient le camp de vacances où nous avions séjourné en famille quand j'avais sept ans. Maman connaît tout le monde à cause des milliers d'élèves qu'elle a initiés à Gabrielle Roy et à Saint-Exupéry. Mais monsieur Garand n'avait jamais mis les pieds dans un camp de vacances et il ne semblait pas vraiment amateur de littérature. Alors elle a essayé d'autres subterfuges. «Vous devez bien avoir un petit nom, Expert Garand?» «Ça vous ennuerait d'enlever vos bottes?» «Je vais vous aider pour votre entretien avec Angèle.»

«Pas nécessaire. Je préfère lui parler seul à seule.»

Comme l'indiquait son titre, Expert n'entendait pas à rire et je l'ai vu entrer dans le salon avec sa mal-

lette, comme s'il était chez lui. Il s'est assis près de mon fauteuil et, sans préambule, il a fait claquer les loquets et a fouillé dans les poches multifonctions de sa valise pour en sortir un ordinateur qu'il a ouvert sur ses genoux, l'air satisfait. Maman se tenait devant lui, les poings sur les hanches.

«J'ai dit seul à seule.

— Comme vous voudrez. Je serai dans la cuisine si tu as besoin de moi, Angèle.»

Honnêtement, j'étais flattée qu'on me consulte, même si je me doutais bien que, seule à seul, nos échanges tourneraient court. Où étais-je quand le feu a commencé? À quelle heure les pompiers se sont-ils présentés? Est-ce que je savais que Doris organisait un concert? Est-ce que c'était moi qui avais demandé à Doris de retourner dans ma chambre? Après chaque question, j'ai cligné des yeux. Maman a attendu qu'il vienne la chercher dans la cuisine. Il ne l'a pas fait. L'interrogatoire n'a pas duré cinq minutes. Je soupçonne Expert de souffrir d'un trouble déficitaire de l'attention.

Pour une fois, je ne vais pas à l'hôpital en ambulance. Défiant les instructions de Moctar et profitant de l'absence de l'infirmière, Maman plie mon fauteuil roulant pour le ranger dans le coffre. Avec l'aide d'une voisine, elle me cale dans une montagne de coussins et d'oreillers et m'attache sur le siège avant de sa voiture avec tout ce qu'elle peut trouver,

ceinture, corde, drap. En tournant la clé dans le démarreur, elle glisse le disque de Lisa LeBlanc dans le lecteur de CD, me sourit et, pendant vingt minutes, mon passé récent s'efface sur l'autoroute.

Je regarde se dérouler la distance qui me sépare de mon ancienne vie et je fais semblant que je suis guérie, prête à passer acheter du lait, à cueillir les filles à la garderie et à réchauffer un souper que j'aurais préparé à l'avance et pensé à sortir du congélateur le matin, avant d'aller travailler. À la bibliothèque, mes collègues m'auraient taquinée parce que le projet d'élagage des livres s'annonce laborieux et, à midi, j'aurais mangé ma salade dans un coin tranquille du campus, sous un arbre, assise sur le premier carré de gazon découvert par la neige. Après le souper, une fois les filles couchées, je filerais à mon cours de tai-chi et, en rentrant, mon mari et moi, on prendrait le temps de s'asseoir sur le patio pour se raconter notre journée.

Je suis sur le point de tendre la main à mon mari pour le conduire jusqu'à notre chambre quand le rétroviseur me renvoie l'image de Népenthès, assis sur la banquette arrière. « S'il te plaît, me souffle-t-il, n'en mets pas trop. »

Je déteste les hôpitaux, surtout ceux qui vous installent aux soins intensifs. Heureusement, Doris avait été déplacée la veille dans une chambre du troisième étage avec un lit près de la fenêtre et une vue pano-

ramique sur le stationnement. Tandis que maman va chercher un contenant dans lequel mettre nos fleurs, je regarde mon amie dormir et se faire ventiler les poumons par un respirateur artificiel. En me concentrant comme quatre, j'actionne un de ces mouvements télépathiques dont moi seule ai le secret, d'une telle intensité que les yeux de Doris finissent par s'entrouvrir.

« ? »

Son grognement me réjouit. Nous nous regardons en silence parce qu'entre nous, les mots représentent généralement une option facultative. J'en avais néanmoins choisis que je voulais que maman lui offre de ma part et que nous avions consignés par écrit durant tout l'avant-midi. Aussi, quand les fleurs reviennent et que maman lui lit ma lettre, la gorge de Doris émet une série de bruits qui manifestent tous sa foi en mon petit doigt. Malgré le tube qui lui troue la gorge, je repars un peu plus rassurée.

Avant de devenir une ville de six mille habitants l'hiver et de trente mille adeptes de la crème solaire en juillet et août, Shédiac a été une plaque tournante du transport tous azimuts. La première route de la province y a été construite sur les ornières de sentiers tracés par les Amérindiens, des siècles plus tôt. Premier service de traversier vers l'Île-du-Prince-Édouard. Premier chemin de fer des Maritimes. Premier courrier canadien outre-mer par avion. Si la

tendance s'était maintenue, je vivrais aujourd'hui au cœur d'un réseau ultramoderne de gares, avec possibilité de faire des allers-retours à Paris toutes les fins de semaine. Mais les tendances se maintiennent rarement. En tout cas, celle qui nous annonçait une nouvelle résidence en un temps record n'a pas fait de vieux os.

La compagnie d'assurances a délivré un mandat d'arrêt des travaux, malgré le fait que deux cents personnes aient expliqué à Expert Garand que ça ne lui coûterait pas un sou et que tout serait réalisé selon les règles de l'art. Expert se formalisait tout de même de ce que papa, bien qu'il ait passé sa vie à former de futurs constructeurs de maison, ne possède pas de licence d'entrepreneur en bonne et due forme. Mon père est rentré avec sa scie ronde sous le bras et une colère qu'il camouflait très mal.

Mes parents sont des bulldozers. Ils se sont installés au téléphone, fixe et portable, jusque tard le soir. Papa, pour réorganiser ses troupes. Maman, pour se renseigner sur la musique, les verrouillés et les bénéfices d'un croisement entre les deux. C'est tout juste s'ils ont pris le temps de saluer l'infirmière quand elle est venue me doper pour la nuit. Je les ai écoutés chuchoter jusqu'aux petites heures du matin. En dépit de mes deux milligrammes d'Ativan, je n'ai pas fermé l'œil, moi non plus.

Le lendemain nous traînions tous de la patte et je n'étais pas au sommet de ma forme au moment où Moctar est passé pour s'assurer que je méritais toujours mon congé de surveillance. «Oui, c'est possible, a-t-il commenté évasivement lorsque je lui ai fait ma démonstration du petit doigt. Les neurones finissent par se reconstruire une route à l'intérieur du cerveau.» Comme l'infirmière, il s'est retenu de nous offrir trop de félicitations parce qu'il souhaitait, nous a-t-il expliqué, que nos espoirs demeurent réalistes. C'est mal nous connaître.

Ensuite, la maison n'a pas désempilé et je garde le souvenir d'une journée survoltée. Les gens affluaient, le temps d'un café.

«Ça va Angèle? Il paraît que tu bouges un doigt?»

Ils disparaissaient vers la cuisine avant de repasser devant moi.

«Salut Angèle! Bravo pour ton doigt!»

Puis, de nouveaux visages entraient sans frapper. J'avais l'impression d'avoir été téléportée dans le Bureau ovale. Le soir de nouveau tombé, mon père m'a embrassée sur les joues avant de reprendre sa scie ronde. Maman et moi avons dormi pendant dix heures consécutives, sans même un seul rêve à se raconter au réveil.

Lorsque cent pour cent d'une population enfreint le règlement, y compris la majorité qui travaille à l'extérieur de la ville, y compris les chômeurs saisonniers, y compris la minorité anglophone, y compris la minorité visible, y compris les veufs, les épousés, les célibataires et les adolescents, y compris la directrice de notre établissement qui logeait maintenant dans un couette et café de Shédiac, y compris le conseil municipal et les deux employés du petit poste de la gendarmerie, est-ce que ça s'appelle encore de la désobéissance civile?

Le jour, la résidence trônait déserte au bout de son allée, encerclée d'un ruban jaune comme si le crime le plus sanglant y avait été perpétré. La nuit, une colonie d'ouvriers et d'ouvrières armés de pinces, de clous, de vadrouilles et de marteaux traversait le ruban sous l'œil invitant des deux gendarmes qui assuraient le guet. Le jour, la ville était si morte que nous sursautions en entendant une voiture venue d'un village voisin qui filait insouciamment vers le sud. À supposer que Doris ait été là pour se promener avec moi, nous aurions pu nous imaginer en plein ramadan.

S'il a fallu six jours à Dieu pour créer un univers plutôt imparfait, il en aura fallu à peine le double à mon père pour nous concocter un monde meilleur. En quelques heures, le mot s'est répandu de bouche à oreille, du chemin Cormier à la rue Cartier: la résidence rouvrait ses portes après le dîner.

J'étais fière de papa et pourtant, j'avais zéro envie de retourner à la résidence. Six mille personnes s'étaient donné un mal de chien pour nous fournir un nouveau toit et ce n'est pas allongée sous ce toit-là que je voulais guérir et attendre mes filles. J'avais hâte d'avoir des nouvelles d'Arthur, de Ghislaine, de Samuel et de Nora et ça ne m'aurait pas dérangée qu'ils sonnent plutôt chez mes parents pour me renseigner. Il était clair que ma présence dans la maison familiale usait les réserves de maman et aussi que mon moral avait réussi à grimper au plafond. Je voulais, je ne voulais pas.

« On pourrait tirer à pile ou face si tu veux, s'est hasardé Népentès.

— Idiot! Comme si j'avais le choix! »

Népentès s'est approché de mon visage et m'a regardée dans le blanc des yeux. Quand il fait ça, je sais qu'il ne me ménagera pas.

« Alors ramasse ton courage et laisse tomber ta petite guerre intérieure. »

Papa n'a reçu les hommages qu'il méritait que de troisième main. Bien qu'on lui ait confié les ciseaux pour couper le ruban jaune strié de danger-danger-danger, ce sont la directrice et le maire qui ont raflé tous les compliments. Même Expert s'est organisé pour faire bonne impression. Tout comme le ministre qui s'est pointé en retard avec un discours

assommant où la première personne du singulier occupait toute la place. Par la suite, il s'est pris, devant la résidence, plus de photos que de fait et cause pour les personnes âgées ou la solidarité rurale. La plupart des gens sont comme les plantes, ils cherchent la lumière.

À titre de doyen, Arthur est entré le premier, mais il a insisté pour tenir la porte ouverte à tous ceux qui l'ont suivi. Jamais je n'avais vu autant de personnes se précipiter chez nous avec une telle ardeur. D'habitude, les visiteurs traînent à l'entrée en hésitant, comme s'ils croyaient que la vieillesse est contagieuse et qu'on en meurt sur-le-champ. Ce jour-là, un entrain de carnaval s'est emparé de la foule.

Un par un, nous avons réintégré l'immeuble.

L'intérieur, à l'exception d'une propreté absolue qui sentait le Lysol à la pomme verte, ressemblait en tous points à l'ancienne carcasse. La différence se trouvait dans les détails, la couleur des murs, l'éclairage. Ici, un écran de télévision si large qu'il ne manquait que la machine à popcorn pour qu'on fasse la queue, un billet à la main. Là, les ordinateurs remis à niveau. Presque partout, une avalanche d'améliorations rafraîchissantes.

Ce sont les pièces communes qui ont suscité le plus de réactions. À l'une des extrémités de la nouvelle cafétéria, une petite scène surélevée annonçait la visite de musiciens, d'acteurs et de poètes. Dans la salle communautaire où l'on reconnaissait l'ancien mobilier sous une couche de peinture blanche,

l'ambiance respirait. Elle respirait si fort qu'on était tenté de s'y installer avec un hamac et une brosse à dents. En apercevant le bar, ses tabourets et un mini-frigo rempli de bière sans alcool, monsieur François a réclamé un peu de silence pour nous réciter un poème. Pendant qu'il répétait « ô le beau soir de mai » et « je suis gai, je suis gai », un peu plus souvent que ce qu'avait prévu Nelligan, papa s'est tourné vers moi pour me confier doucement :

« La bibliothèque est pour toi. »

Lorsque j'ouvre les yeux le matin, les murs ne sont plus crème, mais d'un mauve pâle, un peu lilas, un peu lavande, à mi-chemin entre l'Inde et la Provence. Je sais maintenant où je suis.

Le soir, je n'ai plus besoin de demander qu'on pose la photo de mes filles sur mon matelas. Elles m'offrent toutes les deux des sourires d'au moins trente centimètres de largeur depuis que le studio de Shédiac a soufflé leur photo à la taille du mur. Quand Doris me rend visite avec sa valise à roulettes remplie d'oxygène, nous invitons les filles dans nos conversations à bâtons rompus et nous ne les laissons pas en sortir facilement.

Puisqu'elle doit tirer sa valise en permanence, Doris ne peut plus pousser mon fauteuil et nous voyageons beaucoup moins. Certains soirs, tout de même, nous regardons ensemble par la fenêtre et, tout au fond du stationnement, derrière l'arbre et le

poteau électrique qui frôlent le trottoir, nous voyons se profiler la Casbah d'Alger et, un peu plus loin, les remparts de Marrakech. Des effluves de tajine traversent parfois le grillage et, si on est attentif, on peut entendre un air de raï qui monte avec la marée. Ça ressemble à une prière.

On ne sait pas exactement ce qui a réveillé mon petit doigt, mais mon entourage a décidé de mettre toutes les chances de mon côté. Étirements, jeux, chansons, devinettes et beaucoup, beaucoup de musique. Musique sur CD, musique à la radio, musique en chair et en os si un ami virtuose me rend visite. Le programme de mes journées est aussi compacté que celui d'une première ministre. Je n'ai plus le temps de faire la sieste. Je m'exerce comme une marathonnienne et les préposées prennent tellement à cœur leur rôle d'entraîneuse que certaines en oublient leur pause-dînette.

Je fredonne. J'essaye de prononcer le prénom de mes filles. Mes yeux se sont un peu perfectionnés. Hier, j'ai avalé mon premier yogourt. Une cassolette de saumon avec sa sauce citronnée et son confit de gingembre ne m'auraient pas émerveillée davantage. Mes progrès sont micrométriques. Toutefois, ils sont tous là, entourés d'une tribu de meneuses de claques qui agitent leurs pompons à mes couleurs. Comme me le répète Népenthès quand il me sort ses mots polyglottes en croyant m'impressionner : qui va *piano* va *sano*.

## Recommencements

Pendant quelque temps, plusieurs personnes ont bu du petit-lait dans la résidence. Le nouveau décor, les retrouvailles et les anecdotes à écouter encore et encore au sujet de l'incendie ou des familles d'accueil contribuaient à entretenir la bonne humeur autour de moi. Ghislaine s'étant désistée pour raisons maritales, les élections ont été annulées, ce qui a permis aux préposées de bénéficier d'un peu de répit. Du coup, Margot McLaughlin s'est agrippée à son siège de présidente avec un zèle inégalé. L'article un de son nouveau programme : l'organisation du mariage de sa sœur.

Ghislaine et Arthur voulaient une cérémonie le plus tôt possible, toute simple, sans fla-fla. Des vœux échangés dans la chapelle et un repas du dimanche

un samedi. Peut-être une trame sonore dans la cafétéria pour faire ambiance, mais ils n'avaient rien envisagé de plus. Puisque les amoureux passaient maintenant leurs journées à humer le printemps dans les rues de la ville, Margot a eu la voie libre pour nous embrigader et personne n'a eu le cœur de refuser.

Avec ses restes de laine, Nora a été chargée de crocheter des fleurs que d'autres ont assemblées en guirlandes interminables. Samuel devait trouver suffisamment de poumons pour gonfler quatre sacs de trente-six ballons et on entendait régulièrement, en passant devant la salle communautaire, des ballons se dessouffler et des souffleurs se décourager. Les hommes sont quand même parvenus à remplir le cagibi de l'infirmierie et, l'instant venu, il ne resterait qu'à fixer les ballons aux murs. Monsieur François allait lire un texte approuvé par Margot et une chorale s'est improvisée pour agrémenter la célébration. Tout ça, réalisé dans le plus grand secret. Notre présidente ne savait plus où donner de la tête et elle adorait ça.

Nora crochète des pétales à fond de train, compte tenu de l'échéance qui approche. Anaïs, Alice et Margot donnent un coup de main à l'assemblage des guirlandes. Moi, je veille tranquillement au grain entre deux séances d'orthophonie.

«Comment ça se fait que Ghislaine s'est jamais mariée avant?» demande Anaïs en se tournant vers Margot.

Pour une fois, la conversation m'intéresse, mais Margot semble tout à coup éprouver de grosses difficultés avec un nœud de fil rose. Elle laisse un silence embarrassé s'aplatir sur la table. Quatre visages s'entêtent à la fixer, si longtemps qu'elle finit par marmonner quelque chose.

«Je suppose qu'elle avait pas encore trouvé le bon gars.

— Voyons don'! rétorque Anaïs qui ne maîtrise pas encore tout à fait la manière avec Margot.

— Tu sauras, ma p'tite fille, que c'était un temps de misère, quand on était jeunes, ajoute sèchement Margot en croyant la faire taire.

— Pis? C'est pas une raison! Même dans la misère, les gens tombent en amour, insiste Anaïs.

— Je crois que ce que Margot veut dire c'est que, quand on était jeunes, beaucoup de nos gars sont revenus de la guerre la *falle* basse», tente d'expliquer Nora.

Margot ne lève pas les yeux de son ouvrage. «Pis y en a qui sont pas revenus *pantoute*, murmure-t-elle.

— Doux Seigneur! fait Alice en se signant. Ghislaine nous a pas dit qu'elle avait eu un fiancé qui était mort à la guerre.

— C'est parce qu'il est pas mort, le p'tit maudit ! »

Les guirlandes patientent. Toutes les mains sont au repos et les oreilles, grandes ouvertes tandis que Margot hésite à nous déballer le secret de sa sœur aînée. Puis, elle estime peut-être qu'elle en a déjà trop dit ou que des décennies de silence lui accordent le droit de décacheter le sceau. Toujours est-il qu'elle se lance comme si nous l'avions branchée sur un détecteur de mensonges dans un coin sombre du sous-sol, avec un bureau, une chaise de chaque côté et une ampoule qui pend du plafond.

Le secret était le meilleur ami de Ghislaine. On ne les voyait qu'ensemble. À l'école, après l'école, dans les champs, sur la grève, aux bleuets, aux coques. Tellement inséparables que personne, à Cocagne, n'a sursauté quand ils ont annoncé leurs fiançailles, même si madame McLaughlin mère a trouvé que seize ans, c'était un peu tôt pour fiancer sa fille. Personne n'a douté de leur amour quand le secret s'est enrôlé, qu'il est monté dans un avion militaire et que la boîte aux lettres des McLaughlin s'est remplie d'enveloppes tachées, en provenance de lieux dont on n'avait jamais entendu le nom auparavant. Il avait endossé l'uniforme pour eux deux, pour leur avenir, parce que l'armée récompensait bien ses braves. Personne n'a douté de leur amour, mais tout le monde s'est mis à craindre le pire quand les enveloppes ont commencé à arriver au compte-gouttes, puis plus du

tout. La guerre s'est terminée. Ghislaine a attendu. Le nom du secret n'a figuré sur aucune liste de disparus.

« Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle a manqué virer folle.

— Elle l'a pas cherché ?

— Cherché, tu dis ? Elle est allée jusque dans les vieux pays pour le chercher. Elle a emprunté de l'argent partout pis elle a pris un bateau.

— Ghislaine, en France ?

— Pas juste en France. En Italie, en Allemagne. On s'est inquiétés sans bon sens. Elle l'a assez cherché, son Laurent ! Ben imaginez-vous don' qu'elle a fini par le retrouver. Dans une place grosse comme le trou de mon aiguille, pis qui est même pas sur la *mappe*. Comment c'qu'elle a fait, on l'sait pas ! »

La voix de Margot baisse d'un ton et ralentit : « I' restait avec une femme, le Laurent. Une gérante d'auberge. C'est tout ce que je sais. Elle nous a rien dit de plus. Elle est rentrée à Cocagne. Le monde a jase pis elle, elle a juste pas voulu en parler. »

Dans le soupir de Margot, il reste encore un peu de rage et nous sommes maintenant cinq à détester Laurent.

« Pas un mot à Ghislaine sinon je vous tue. Compris ? »

Toutes les têtes opinent. Chacune se remet à sa guirlande en la fignant avec un soin presque amoureux pour Ghislaine.

Dans un monde idéal, les soldats prendraient le temps d'expliquer pourquoi ils ne rentreront pas à la maison et les capitaines de voilier attendraient un peu avant de lever l'ancre pendant que leur amante veille au chevet de belle-maman.

Dans un monde idéal, les maris dont la femme ne peut plus bouger surmonteraient leur mélancolie.

Alors que la chorale entonne une chanson d'Édith Piaf une octave trop haut, je me dis que les chagrins d'amour sont la preuve qu'on peut se tromper de rêve. Heureusement que de nouveaux rêves surgissent pour éclipser le précédent, bien qu'on puisse leur reprocher d'y mettre un sacré temps. La deuxième chance de Ghislaine se voyait à son visage serein, à son pas allègre quand elle a poussé le fauteuil d'Arthur dans l'allée, aux trois minuscules roses qu'elle avait attachées à son chignon. Pas la moindre trace de Laurent derrière les lunettes de la mariée. Aucune trace du gars de Bas-Caraquet dans la joie calme de Doris, flattée que Ghislaine l'ait choisie comme témoin et fière de signer le registre. Pas de trace non plus, dans la chapelle, de l'homme le plus triste du monde.

Au dernier moment, la moitié des ballons avaient eu le temps de se dégonfler. Pendant la cérémonie, des guirlandes trop lourdes n'ont pas tenu et la chorale a beaucoup faussé. Monsieur François est sorti de son texte à quelques reprises avec des maximes de son cru qui ont fait sursauter Margot. Il n'en demeure pas moins que rien n'a assombri la journée, pas même la pluie qui a essayé d'attirer notre attention à la fenêtre tout l'après-midi. Le fond de l'air était doux malgré tout et l'amour n'avait pas d'âge, pas de loi, pas de prix. Il allait toutefois avoir une nouvelle adresse.

Les épousés ont attendu la toute fin du repas pour nous annoncer d'un ton léger, trop plein de septième ciel pour que nous songions à contrecarrer leurs plans à voix haute, qu'ils déménageaient. Un bungalow, des horaires flexibles, un bout de jardin, une seule chambre à coucher. Arthur et Ghislaine se trémoussaient comme des adolescents.

Le deuil, ça nous connaît à la résidence. Nous avons rarement le temps d'en terminer un que survient le suivant. Cette fois, nous étions devant un deuil joyeux. Mais, malgré le serment des jeunes mariés — ils allaient nous rendre visite sans faute — et bien que la vie commune soit le lot régulier de la plupart des couples, surtout au lendemain de leur noce, la nouvelle nous a tous troué le cœur. Nous les avons félicités tant et plus en nous excusant de ne pas avoir pensé à leur offrir un grille-pain, des verres à vin et un bol à salade. Je suis sûre de ne pas être la seule à avoir remarqué que Margot, sous ses

dehors bavards et excités, affichait le sourire le plus inconsolable.

Depuis le mariage d'Arthur et de Ghislaine, un calme un peu morne s'est affaissé sur la résidence où l'ordinaire a repris le dessus. Nous patientons tous en attendant le prochain événement qui nous surprendra, probablement quand nous aurons le dos tourné et la tête ailleurs. Entre-temps, Moctar m'a déjà envoyée deux fois à l'hôpital à cause d'un rein qu'il a fallu opérer d'urgence. Aussi solide que le pont de l'Île-du-Prince-Édouard, je continue à déjouer les pronostics tandis que Moctar continue à signer les décharges qui me ramènent à Shédiac.

Anaïs ne tardera pas parce que c'est bientôt le moment de dormir. Nous nous habituons tranquillement l'une à l'autre, mais les secrets de Doris me manquent. À cette heure-ci, Nora et Samuel sont certainement scotchés à l'ordinateur qu'ils essayent d'appriivoiser dans le but de se relier au premier membre un peu robuste de leur famille. Margot vient de rentrer de chez Ghislaine à qui elle rend visite au moindre prétexte. Il paraît qu'elle nous prépare quelque chose de *fâmeux* pour célébrer la venue de l'été. Comme souvent, Alice Bourgeois a tiré sa marchette jusqu'à ma chambre en fin d'après-midi. Elle me tient informée des dangers qui continuent à menacer l'immeuble. Le plus grand, selon moi, serait que les impondérables passent devant chez nous sans avoir envie d'entrer.

## Népenthès

Entre deux séries d'exercices, j'insiste pour prendre l'air. Pour rien au monde je ne raterais ma promenade quotidienne, surtout quand le printemps se met à ressembler à l'été. Maman et moi nous dirigeons vers la marina dont on aperçoit le quai au loin.

«Ce ne serait pas une plante, par hasard, ton Népenthès?» me demande-t-elle sur un ton de victoire olympique.

Je suis soudain sur mes gardes tandis que ma mère pousse mon fauteuil en grimpant prestement les marches du podium pour recevoir sa médaille.

«J'ai fait des recherches, et tu sais quoi? Je l'ai trouvé! Maintenant, je sais qui c'est.»

Je ne bronche pas, inquiète à l'idée de voir Népenthès ne jamais me revenir s'il apprenait que je l'ai partagé et, en même temps, curieuse d'entendre

ce que maman va me sortir. Mais elle reste d'abord évasive et se contente de m'informer qu'elle a localisé mon ami chez Homère, Ronsard, Baudelaire et Edgar Allan Poe. Pas étonnant qu'elle jubile !

Nous nous installons en face de la baie et du soleil qui plombe sur l'eau calme. Ma mère sort de sa poche quelques feuilles de papier qu'elle déchiffonne pour me lire les extraits qui parlent de mon ami. Elle me raconte que, dans son *Odyssée*, Homère glisse du népenthès dans un remède magique pour qu'Hélène oublie ses malheurs et son mal du pays. Ronsard y fait référence des siècles plus tard, puis Charles B. et Edgar Allan l'évoquent à leur tour. Tous l'utilisent pour noyer une rancœur et adoucir un chagrin.

« Il doit être aussi vieux que Nabuchodonosor, ton Népenthès. Et il ne fréquente pas n'importe qui ! Mais attends ! Je t'ai gardé le meilleur pour la fin. Devine quoi ! »

Je ne vois pas ce qui pourrait surclasser les poètes de maman et, tant qu'elle ne me demande pas une dissertation sur les œuvres au programme, je peux encore respirer normalement. Elle poursuit.

« Je suis tombée sur lui dans le poème *Évangéline* de Longfellow. Peux-tu croire ? La pauvre Évangéline parcourt le continent à la recherche de son Gabriel. Elle est fatiguée. Elle se rend dans un village, il vient de partir. Elle court vers l'endroit où il est censé se trouver et voilà qu'on l'a aperçu ailleurs. Cette fois, c'est un missionnaire qui l'encourage. Il lui répète

d'être patiente, que sa prière va bientôt être exaucée. Écoute ça : "Vois cette plante délicate qui dresse sa tête dans la prairie ; vois comme ses feuilles se tournent toutes vers le nord, aussi sûrement que l'aimant : c'est la fleur boussole, que le doigt de Dieu a posée ici sur sa tige fragile pour guider les pas du voyageur dans cet immense désert sans limites et sans chemins, comme la mer. [...] Seule cette humble plante peut nous guider ici-bas, et là-haut nous couronner des fleurs de l'asphodèle qui sont humides des rosées du népenthès." Non, mais, tu te rends compte, Angèle? »

Maman est vraiment très excitée par ses découvertes, comme quand elle enseignait de neuf à cinq. J'acquiesce vivement, pour ne pas éteindre l'enthousiasme qui lui va comme un gant. Mais, tout au fond de moi, je brûle de retrouver Népenthès pour lui demander des explications. S'il n'a pas réussi à remettre Gabriel sur la route d'Évangéline, qu'est-ce qu'il compte donc faire pour moi?

Revenue dans ma chambre, je ne fais ni une ni deux. J'appelle Népenthès et je lui déballe mon sac. Il n'attend même pas que j'aie fini d'exposer mon premier argument pour m'interrompre.

« Franchement, tu exagères! Évangéline Bellefontaine n'a absolument rien à voir avec toi! »

Bellefontaine? J'ignorais qu'Évangéline s'appelait Bellefontaine. Mais je ne relève pas parce que je

suppose que, comme d'habitude, Népentès est renseigné.

« Les Anglais lui arrachent son amant. Elle parcourt le continent à sa recherche et je te signale qu'elle le retrouve à la fin, poursuit-il d'un souffle.

— Gabriel meurt dans ses bras! C'est ça que tu appelles le retrouver?

— Évangéline est tragique et résignée. Toi, tu es stoïque et résiliente.

— N'essaye pas de noyer le poisson dans un compliment.

— Écoute, Angèle. S'il n'en avait tenu qu'à moi, Évangéline et Gabriel n'auraient jamais été déportés. Ils auraient vécu heureux avec une demi-douzaine d'enfants, des légumes à faire pousser dans leur jardin et quelques chicanes de couple comme tout le monde. C'est l'auteur qui les a séparés, pas moi!»

L'auteur? Mais comment ça se fait que je n'ai pas pensé plus tôt à l'auteur? J'hésite un moment.

« Tu crois que l'auteure me laisserait parler aux filles? »

Népentès se tait pour fixer le plafond l'air songeur, avant de me regarder, les yeux tout à coup brillants.

« Pourquoi tu ne le lui demandes pas toi-même? »

## Le dernier mot

Népenthès a raison. Je connais l'auteure depuis que je suis toute petite et, pour rédiger ce livre, nous échangeons des courriels par maman interposée. Elle me pose des questions et je réponds. Cette fois, c'est moi qui demande à maman de lui écrire et c'est comme ça que j'apprends qu'elle pense en être déjà au dernier chapitre.

Ma déception est immense. Personnellement, je préférerais que le livre ne se termine pas. J'ai encore trop de choses à dire à mes filles que je veux protéger, conseiller, consoler, accompagner, encourager, défendre et soigner, exaucer et ovationner, endormir, réveiller, coiffer, décoiffer, initier, sensibiliser, lettrier, musiquer, poétiser, mondialiser, pacifier, oxygéner, ensoleiller. Enhardir et solidifier. Prémunir, guider, rassurer. Singulariser, solidariser. Émerveiller, chatouiller, border, bercer et chérir. Je veux continuer à leur écrire que je les aime.

Et puis, si le livre s'arrête, comment vais-je leur éviter d'imaginer que je vis sur une faille sismique? D'ailleurs, puisqu'on parle de cataclysmes et avant que je l'oublie, je tiens aussi à ce que l'auteure consacre au moins trois pages, cinq s'il le faut, à ceux qui plantent, à cet instant même et sans moi, le décor qui deviendra l'avenir de mes filles. Il est hors de question qu'elles grandissent dans un monde sans supplément d'âme. Je veux qu'elles aient droit à autant de beauté que j'en ai eue et à un maximum de magie. Pas question non plus de leur fabriquer un univers de seconde main. Pas d'eau sale, d'air pourri, de terre puante. Pas de sous-planète impossible à raccommoder quand elles auront vingt ans. Je veux qu'au contraire...

L'auteure me répond qu'elle sait tout ça avant de me proposer, tout de même, le dernier mot.

Je n'ai aucune affinité avec les points finals et je refuse de penser au caractère définitif qui traîne dans le sillage d'un dernier mot. Tant que de nouveaux paragraphes s'ajoutent à mon roman, je peux continuer à fredonner une chanson légère. Pendant cent ans si j'en ai envie, je peux sortir chaque jour de mon sac un nouveau parachute de secours. Tandis que si le livre se referme, les autres vont retourner à leur vaisselle ou éteindre la lumière pour dormir. Qui, alors, fera le guet avec moi, au cas où la poignée de ma porte bougerait? La vérité c'est que je n'ai pas la répartition facile dans cette affaire.

L'auteure a de la chance parce que je suis bonne joueuse. Durant quelque temps, je prends sa demande au sérieux et je m'y consacre à fond, un peu étourdie par les cent cinquante mille mots qui logent dans la langue française et en me demandant comment c'est possible de n'en choisir qu'un seul. J'en viens à croire qu'on les utiliserait tous et que ce serait encore impossible de pointer le curseur sur ce qui compte vraiment.

Ce qui compte vraiment : Ligoter mon géant affolé. L'enfoncer dans un placard. Étouffer sa bouche de chloroforme. En profiter pour sortir la tête de l'eau et rappeler aux autres que j'existe. Ohé ! C'est moi ! Je suis là.

Puisque le livre parle de moi, je cherche des derniers mots qui me racontent. Maman tourne les pages du dictionnaire. C'est moi qui décide. Au bout d'une semaine, nous avons de quoi remplir dix colonnes. Je coupe, j'épure, je rapetisse. Les synonymes, le superflu, les doublons. Il faut croire que j'ai l'esprit de synthèse après tout parce que, à force de peser le pour et le contre, ça finit par se résumer à ceci :

ailles, destin, *rave*, voyages, lumière, colère, force, prison, mémoire, musique, mouvement, embellie, sourdine, c(h)œur, recommencements, Népentès.

J'insiste pour qu'on mette un *s* à voyages et à recommencements et aussi un *b* optionnel à c(h)œur. Je suis assez contente de moi, mais Népen-thès, à fleur de peau depuis que l'auteure s'immisce dans notre histoire, prend ombrage de sa dernière place. Je dois me dépêcher de lui signaler que, par ordre alphabétique, il se hisse au onzième rang et qu'il se classe troisième, *ex aequo* avec la musique, si j'aligne mes mots par ordre de préférence...

« Quel que soit l'ordre, me répond l'auteure, ça fait quand même seize mots, Angèle. Il n'en faut qu'un seul. »

Bon. Peut-être que les mots qui me racontent ne sont pas la piste à suivre. Je reprends à zéro, comme Pascal Poirier. Cette fois, je me concentre sur des concepts spacieux qui contiennent une kyrielle de plus petites pensées, toutes tournées vers le bout lumineux de mon tunnel. J'appelle les renforts à la rescousse et j'effectue un sondage autour de moi.

« Amour? » tente maman.

Trop prévisible.

« Bonheur? » suggère papa.

Trop galvaudé.

« Courage? » me souffle Jeanne d'Arc.

Pour s'emplir de courage, il faut se trouver devant la peur et je veux que mes filles n'aient peur de rien. Pas courage.

«Espoir?» avance Népenthès, certain d'avoir frappé dans le mille.

Non, non. Pas assez généralisé.

«Bonté?» propose l'auteure.

Bonté? Pourquoi pas les quatre vertus cardinales? Quelquefois, je suis bien obligée de constater que l'auteure dérape complètement.

Ma chambre ressemble à un capharnaüm avec des livres ouverts un peu partout, des bouts de papier épinglés à gauche et à droite et des derniers mots, en veux-tu en voilà. Les gens qui font le ménage se plaignent et les préposées commencent à trouver que j'exagère.

«Et si tu cherchais du côté du feu qui dort sous ta glace?» me lance Népenthès d'un ton découragé en faisant rouler la table de lit pour dégager un peu d'espace et s'étendre près de moi.

Au point où nous en sommes, pourquoi pas? Surtout que le feu qui dort sous ma glace ne me demande pas d'effort et que je n'ai jamais eu besoin de l'auteure pour l'allumer. Il me suffit de fermer les yeux pour récupérer mes jambes au vestiaire et m'agripper au premier geste passionnant qui se

présente. Si c'est l'hiver, je me cale sous la couette avec un livre. Une histoire fantaisiste, pleine de galipettes. Ou alors de la poésie. Saint-Denys Garneau, par exemple. Une édition originale qui sent les pages tournées lentement par un millier de doigts étrangers. En automne, je chausse mes bottillons pour aller valser dans les feuilles et respirer l'odeur déconcertante de la terre après la pluie. Le printemps venu, je plante des géraniums dans la plate-bande. Sans gants pour être certaine de rentrer avec les ongles noirs. Et s'il fait chaud, une de ces journées écrasantes de juillet, je cours chercher l'arrosoir dans la remise, sitôt réveillée. Les géraniums aiment boire le matin.

Après, c'est élémentaire. La suite me tend la main avec un naturel désarmant et prête, pas prête, je prends le large. Soit j'ajuste mes lunettes de piscine, soit j'attache mon casque de vélo. Mais le plus souvent, je boucle le harnais du parapente et je m'envole du point le plus haut de la colline.

Comment fais-tu? me demandent des visages incrédules sans oser le verbaliser. Eh bien je m'illumine de l'intérieur, muettement attentive, volontiers entourée de mes vieux bonheurs. C'est d'abord à ça que sert le souvenir du bonheur et, s'il plante quelquefois sa lame dans la partie la plus fragile de mon silence, il me permet aussi de poser la plante de mes pieds dans l'herbe humide du soir. Mon âme ne se fracasse pas sur mon moule de ciment. Au contraire. Elle se redresse et tend l'oreille. J'écoute le calme de ma chambre et les allées et venues qui

s'agitent de l'autre côté de ma porte. Un fauteuil motorisé freine brusquement. Quelqu'un hausse le volume de sa radio, probablement le monsieur d'en face. Des préposées discutent. Alice Bourgeois appelle au secours. J'écoute la vie de la résidence, mais aussi celle qui se déroule là-bas, derrière ma fenêtre. Une voiture roule au loin vers une histoire que je ne connais pas. Sur le parterre, la balançoire de bois grince, comme toujours l'été, et deux vieilles dames s'y bercent en lissant les plis de leurs robes. Un vent chaud traverse la moustiquaire et dépose chez moi la voix flûtée des oiseaux. Tiens ! Des petits pas se pressent dans le couloir. Ma porte s'ouvre. Qu'est-ce que je vous avais dit ! Elles arrivent.

Éperdument heureuse, je m'empresse de sauter du lit pour les embrasser. Pendant que nos retrouvailles se déroulent au ralenti afin que je n'en rate pas une fraction de seconde, le dernier mot me saute bruyamment dans les bras en riant.

E, L, L, E, S.



## NOTE DE L'AUTEURE

Le vrai drame qu'a vécu Angèle Clavet en 2010 a bouleversé des centaines de personnes en Acadie. Le courage dont elle fait preuve depuis, l'humour qu'elle continue à exprimer quotidiennement et son infatigable ressort devant la souffrance, aussi bien physique que morale, bien que remarquables, sont demeurés plus confidentiels.

Je lui avais promis un livre parce que c'est ce que les auteures ont de mieux à offrir au malheur quand elles cherchent à amortir son gâchis. J'ai résisté longtemps à l'idée de raconter la véritable histoire d'Angèle et je lui fabriquais plutôt un récit qui, espérais-je, l'amuserait. Puis, en mai 2013, la maman d'Angèle m'a envoyé une photo. C'est la nuit, Angèle est dehors, emmitouflée à cause de l'hiver. Son fauteuil roulant est arrêté sous un arbre sans feuilles, éclairé par un lampadaire. «Un endroit magique», écrit la maman. En écoutant cette photo, j'ai remisé

mes chapitres et je me suis plutôt mise à suivre la voix d'Angèle, telle que je me l'imagine.

Népenthès a raison. Je connais Angèle depuis qu'elle est toute petite et, avec sa permission, je l'ai romancée. J'ai conservé son prénom, sa géographie, les grandes lignes de son parcours et, surtout, son histoire récente. Ce roman mélange donc réalité et fiction. Tous les personnages secondaires qui gravitent autour d'Angèle sont imaginaires et une éventuelle ressemblance avec des personnes ou des situations réelles ne pourrait être que fortuite. Le reste est une interprétation très personnelle de la vérité, un hommage sincère à une formidable bat-tante, la lettre d'amour d'une maman à ses filles.

Le jour où un ami m'a fait découvrir le mot *népenthès*, ce n'est pas pour sa sonorité un peu rêche et pas non plus pour les images curieuses et spectaculaires que l'on peut trouver de cette plante. La fascination vient du dictionnaire. Le mot *népenthès* y est associé à un remède miracle contre la tristesse. Son nom, emprunté au grec *nêpenthês*, « qui dissipe la douleur », se compose du préfixe *nê*, à valeur négative, et de *penthos*, « douleur, affliction ». Les Anciens, semble-t-il, mélangeaient le suc du népenthès à du vin, pour obtenir un breuvage qui fait disparaître le chagrin.

Les références littéraires au népenthès (parfois aussi nèpenthès ou nepenthe) proviennent des

œuvres suivantes: *L'Odyssée* d'Homère (Chant IV, traduction de Leconte de Lisle); *Amours* et les *Sonnets pour Hélène* de Pierre de Ronsard; *Les fleurs du mal* de Charles Baudelaire; *Le corbeau* d'Edgar Allan Poe (que la traduction soit de Baudelaire ou de Mallarmé, l'extrait de Poe est le même).

Le laborieux périple de l'abbé Faria jusqu'à la cellule d'Edmond Dantès est raconté dans les quinzième et seizième chapitres du *Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas.

La première chanson choisie par Margot McLaughlin lors du *rave* organisé pour Angèle s'intitule *Forever Young*. Créée en 1984 par le groupe allemand Alphaville, elle a été remixée plus tard au goût des *raves* et c'est un texte de Nicolas Langelier («Solstice + 20»), paru dans le troisième numéro de la revue *Nouveau Projet*, qui me l'a fait connaître.

*Le glossaire acadien* de Pascal Poirier a été publié par le Centre d'études acadiennes et les Éditions d'Acadie en 1993. Il est également accessible en ligne (<http://139.103.17.56/cea/livres/doc.cfm?livre=glossaire>). Comme Pascal Poirier n'était ni linguiste, ni lexicologue, les spécialistes trouveront sans doute à redire à son glossaire. Pour ma part, j'ai pris beaucoup de plaisir à découvrir des mots français qui, en traversant les siècles, ont disparu en France, mais sont restés intacts en Acadie. C'est le cas de plusieurs mots en italique qui figurent dans les dialogues de ce roman.

Le livre dans lequel Jean-Dominique Bauby raconte son expérience s'intitule *Le scaphandre et le papillon* (Robert Laffont, 1997). On trouvera de l'information sur l'Association du locked-in syndrome, fondée par Bauby en 1997, dans le site [alis-asso.fr](http://alis-asso.fr).

Le film relatant la trêve militaire de 1914 s'intitule *Joyeux Noël*. Réalisé par Christian Carion, il est sorti en 2005.

La berceuse qu'Angèle chante à ses filles pendant le feu s'intitule *Bon dodo mon ami*. C'est l'un des airs les plus connus de la série éducative *Passe-Partout*. Les paroles (et la musique) sont de Pierre Florent Brault.

Les mots d'Émile Nelligan récités par monsieur François sont tirés du poème *La romance du vin*.

Il existe plusieurs traductions du poème *Évangéline* de Henry Wadsworth Longfellow. L'extrait repris par la maman d'Angèle dans le roman provient de celle signée par Charles Brunel (Librairie Hachette, 1872).

Finalement, la phrase d'Emily Dickinson mise en exergue de ce livre est tirée d'une lettre qu'a adressée la poétesse à son ami le pasteur Thomas Wentworth Higginson en 1872. Ne lui ayant trouvé aucune version française officielle, je l'ai traduite en essayant de coller au mieux à la formule originale : « *To live is so startling, it leaves little room for anything else.* »

On est seule quand on écrit, mais il y a toujours, derrière l'auteure, un petit bataillon qui encourage, relit, conseille et stimule. Mes remerciements les plus affectueux, par ordre alphabétique, à Pauline Arse-neault, Dominique Eddie, Philippe Eddie, Françoise Guénette, Pierre Lahoud, Louise Savoie et Hélène Vachon. Un merci très spécial à Corinne Clavet, la maman d'Angèle, qui a accueilli ce projet avec toute la générosité qui la caractérise. Je n'oublie pas l'équipe d'Alto et son irremplaçable capitaine, Antoine Tanguay. Mais je tiens tout particulièrement à exprimer ma gratitude et mon admiration à Angèle Clavet, dont le silence intarissable et le sourire contagieux m'ont tout appris sur la résilience et le courage.

## DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

**Sophie BEAUCHEMIN**

Une basse noblesse

**Deni Y. BÉCHARD**

Remèdes pour la faim

**Alexandre BOURBAKI**

Traité de balistique

Grande plaine IV

**Patrick BRISEBOIS**

Catéchèse

**Sébastien CHABOT**

Le chant des mouches

**Richard DALLAIRE**

Les peaux cassées

**Martine DESJARDINS**

Maleficium

**Patrick deWITT**

Les frères Sisters

**Nicolas DICKNER**

Nikolski

Tarmac

**Christine EDDIE**

Les carnets de Douglas

Parapluies

**Max FÉRANDON**

Monsieur Ho

Un lundi sans bruit

**Isabelle FOREST**

Les laboureurs du ciel

**Dominique FORTIER**

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

**Steven GALLOWAY**

Le soldat de verre

**Karoline GEORGES**

Sous béton

Variations endogènes

**Tom GILLING**

Miles et Isabel ou

La belle envolée

**Rawi HAGE**

Parfum de poussière

Le cafard

Carnaval

**Clint HUTZULAK**

Point mort

**Toni JORDAN**

Addition

**Andrew KAUFMAN**

Minuscule

**Serge LAMOTHE**

Le Procès de Kafka et

Le Prince de Miguasha (théâtre)

Tarquimpol

Les enfants lumière

**Lori LANSSENS**

Les Filles

Un si joli visage

**Margaret LAURENCE**  
Une maison dans les nuages

**Catherine LEROUX**  
La marche en forêt  
Le mur mitoyen

**Marina LEWYCKA**  
Une brève histoire du tracteur  
en Ukraine  
Deux caravanes  
Des adhésifs dans le  
monde moderne  
Traders, hippies et hamsters

**Annabel LYON**  
Le juste milieu  
Une jeune fille sage

**Howard McCORD**  
L'homme qui marchait  
sur la Lune

**Anne MICHAELS**  
Le tombeau d'hiver

**David MITCHELL**  
Les mille automnes de Jacob  
de Zoet

**Marie Hélène POITRAS**  
Griffintown

**Paul QUARRINGTON**  
L'œil de Claire

**C S RICHARDSON**  
La fin de l'alphabet  
L'empereur de Paris

**Diane SCHOEMPERLEN**  
Encyclopédie du monde visible

**Emily SCHULTZ**  
Les Blondes

**Larry TREMBLAY**  
Le Christ obèse  
L'orangeraie

**Hélène VACHON**  
Attraction terrestre  
La manière Barrow

**Sarah WATERS**  
L'indésirable

**Thomas WHARTON**  
Un jardin de papier  
Logogryphe

**Alissa YORK**  
Effigie

## DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN

Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Annabel LYON

Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Margaret LAURENCE

*Le cycle de Manawaka*

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins









Composition : Isabelle Tousignant  
Révision : Sophie Marcotte  
Conception graphique : Antoine Tanguay  
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto  
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1  
Québec (Québec) G1K 3A9  
[www.editionsalto.com](http://www.editionsalto.com)

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR  
EN JUIN 2014  
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de *Je suis là* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 16 arbres, d'économiser 56 678 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 695 kilos de déchets solides et de 2 279 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 2<sup>e</sup> trimestre 2014  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec